(1794); *Idées sur la pathogénie* (1795, in-8°); *Macrobiotique* ou l'*Art de prolonger la vie humaine* (1796), livre plein de recherches curieuses sur la longévité, traduit dans toutes les langues de l'Europe, et plusieurs fois en français, en 1824 par Jourdan (1 vol. in-8°); *Avis aux mères sur l'éducation physique des enfants du premier âge* (1799, in-8°), souvent réimprimé, et traduit en français; le *Sommeil et les chambres à coucher* (1803, in-8°); *De la peste causée par la guerre dans les temps anciens et modernes* (1814, in-8°); *Enchiridion medicum* (1839), souvent réimprimé; *Opuscules de médecine* (1822-1834, 5 vol. in-8°).

HUFELANDIE s. f. (u-fe-lan-dî; *h* asp. — de *Hufeland*, sav. allem.). Bot. Genre d'arbres, de la famille des laurinées, tribu des perséées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent aux Antilles.

HUG (Jean-Léonard), théologien catholique allemand, né à Constance en 1765, mort à Fribourg en 1846. Il voyagea en Allemagne, en France, en Italie, et fut nommé professeur de théologie à Fribourg. Ses principaux ouvrages sont : l'*Invention de l'écriture en caractères, son état et son usage dans l'antiquité* (Ulm, 1801); *Introduction aux écrits du Nouveau Testament* (Stuttgard, 1808, 2 vol.), son ouvrage le plus remarquable; *Recherches sur le mythe des principaux peuples de l'antiquité* (Fribourg, 1812); *Critique de la Vie de Jésus de D.-F. Strauss* (Fribourg, 1840-1844, 2 vol.).

HUGBALDE, moine et musicographe. V. HUCBALDE.

HUGEL (Ernest-Eugène, baron DE), général allemand, né à Ludwigsbourg (Wurtemberg) en 1774, mort en 1849. Il fit les campagnes de 1792 à 1800, servit, à partir de 1806, dans le corps d'armée wurtembergeois placé sous les ordres supérieurs de Napoléon, et se distingua à Smolensk en 1812. Le Wurtemberg s'étant rangé du côté des alliés en 1815, Hugel fut attaché à l'état-major de Wellington, assista à la bataille de Waterloo, et représenta le roi de Wurtemberg dans les négociations de paix qui eurent lieu à Paris. De retour dans son pays, il fut nommé lieutenant général (1816), ministre de la guerre (1817-1820), membre de la chambre des pairs (1820), reprit le portefeuille de la guerre en 1829, et fut mis à la retraite en 1842. — Son fils, Charles-Eugène, baron DE HUGEL, né en 1805, mort à Stuttgard en 1870, occupa, de 1828 à 1864, des fonctions importantes dans la diplomatie. Secrétaire d'ambassade à Paris jusqu'en 1834, envoyé plénipotentiaire en Grande-Bretagne de 1841 à 1848, puis à Berlin (1850), et à Vienne, il devint enfin, en 1855, ministre des affaires étrangères de Wurtemberg.

HUGEL (Charles-Alexandre-Anselme, baron DE), voyageur et naturaliste allemand, né à Ratisbonne en 1796. Il commença par étudier le droit, puis il prit du service dans l'armée autrichienne, fit, en qualité de capitaine, la campagne de France avec les alliés (1814), reçut, cette même année, une mission pour les États scandinaves, revint en France en 1815, et devint commandant de place à Arles et à Tarascon. En 1821, Hugel prit part à l'expédition de Naples, où il resta, comme attaché d'ambassade, jusqu'en 1824. A cette époque, il quitta le service pour se livrer entièrement à son goût pour les sciences naturelles. Après avoir fait un voyage scientifique en Angleterre et en France (1830), Hugel s'embarqua à Toulon (1831), visita la Grèce, la Crète, l'Egypte, la Syrie, la Palestine, traversa l'isthme de Suez, gagna les Indes, passa cinq mois à Ceylan, explora ensuite l'archipel Indien (1833), l'Australie, la Nouvelle-Zélande, et retourna, par Macao et Canton, à Calcutta. De là, franchissant les monts Himalaya, Hugel atteignit Cachemire, le Thibet, puis visita Attock, Lahore, Delhi, Bombay, séjourna au Cap de Bonne-Espérance, à Sainte-Hélène, et débarqua en Europe après un voyage qui avait duré six ans. Il se rendit à Vienne, y vendit ses riches collections ethnographiques, numismatiques et d'histoire naturelle, qui ont été déposées dans la bibliothèque impériale de cette ville, et alla, quelque temps après, habiter Portsmouth. De 1850 à 1859, Hugel a été ministre plénipotentiaire de l'Autriche auprès du grand-duc de Toscane. Depuis l'expulsion de ce prince, il est allé se fixer à Vienne. Le baron de Hugel est membre de l'Académie des sciences de Vienne et président de la Société des horticulteurs autrichiens. On lui doit : *Archives de botanique de la Société d'horticulture de l'empire d'Autriche* (Vienne, 1837); *Cachemire et l'empire des Sikhs* (Stuttgard, 1840-1842, 4 vol.); le *Bassin de Caboul* (Vienne, 1851-1852, 2 vol.); une esquisse de ses explorations, dans les *Comptes rendus* officiels de l'assemblée des naturalistes allemands (Prague, 1838; Grätz, 1843). Avec les matériaux scientifiques qu'il a rapportés d'Asie, M. Endlicher a rédigé : *Enumeratio plantarum quas in Novæ Hollandiæ ora austro-occidentali de Hugel collegit* (Vienne, 1837); et M. Heckel : *Description des poissons de Cachemire* (Vienne, 1838).

HUGÉLIE s. f. (u-jé-lî — de *Hugel*, sav. allem.). Bot. Syn. de DIDISQUE.

HUGFORD ou **HUGFORT** (Ignace), peintre italien, né à Florence en 1703, mort en 1778. Il était fils d'un Anglais. Il cultiva avec un certain succès la peinture, et exécuta des tableaux, pour la plupart de petite dimension, dont les plus estimés se trouvent à la galerie de Florence. Le seul de ses tableaux de grande dimension qui jouisse d'une réputation méritée est l'*Archange Raphaël et le jeune Tobie rendant la vue à son père*, qui se trouve dans l'église Sainte-Félicité. Hugford était un connaisseur de premier ordre en peinture, et il reconnaissait, au premier coup d'œil, les œuvres des peintres célèbres. Il avait réuni une intéressante collection de tableaux à la détrempe du XIIe, du XIIIe, du XIVe et du XVe siècle. — Son frère, Henri HUGFORD, moine de Vallombreuse, né en 1695, mort en 1771, fut également un amateur d'art très-distingué. Il fit faire de grands progrès à la préparation de la *scagliola* (sélénite employée avec des pâtes de couleur) et excella dans l'art de peindre sur cette matière.

HUGHES (John), poëte anglais, né à Marlborough (Wiltshire) en 1677, mort en 1720. Il cultiva le dessin, la musique, la poésie, et acquit dans ces divers arts un talent agréable, mais dépourvu de force et d'originalité. Il entra en relation avec Congrève, Addison, Pope, etc., gagna la faveur du chancelier Cowper, fut nommé, en 1717, secrétaire des commissaires de paix, et mourut le jour même où fut jouée sa meilleure pièce de théâtre, le *Siége de Damas*. On a de lui quelques œuvres dramatiques, des poëmes, des poésies qui ont été réunis et publiés en 1735 (2 vol. in-12) sous le titre de *Poëmes sur différents sujets*. Il a laissé, en outre, des traductions de quelques ouvrages français et des articles insérés dans le *Spectator*, le *Guardian*, etc. — Son frère, Jabez HUGHES, né en 1685, mort en 1731, a traduit l'*Enlèvement de Proserpine*, de Claudien (1714); les *Vies des Césars*, de Suétone (1717); les *Nouvelles*, de Cervantes (1729), et a laissé des *Mélanges* en vers et en prose (1737).

HUGHES (John), prélat américain, né en Irlande en 1798, mort en 1863. A l'âge de dix-huit ans, il se rendit en Amérique, fut ordonné prêtre en 1825, et obtint une cure à Philadelphie. En 1838, il devint évêque de New-York, et son siége fut élevé au rang d'archevêché en 1850. Il a laissé un assez grand nombre de discours et de conférences. Nous citerons de lui : *Deux lectures sur les causes morales qui ont produit les mauvais esprits du temps* et *Débats devant le conseil communal de New-York sur une pétition catholique relative aux fonds affectés aux écoles communales*.

HUGHES (Thomas), littérateur anglais, né dans le Berkshire en 1823. Reçu avocat en 1848, il consacra ses loisirs à des travaux littéraires, collabora à des *magazines* et à des revues, et commença à se faire connaître par la spirituelle préface qu'il écrivit pour l'édition anglaise des *Biglow Papers* de l'Américain Lowell. En 1865, il a été élu membre du Parlement par les électeurs du bourg de Lambeth, et est allé siéger à la Chambre dans les rangs des libéraux. Ses principaux ouvrages sont : les *Jours d'école de Tom Brown* (Londres, 1856, 3 vol.), piquant tableau de la vie scolaire en Angleterre; le *Nettoyage du cheval blanc* (1858), récit d'un voyage en Grande-Bretagne; *Tom Jones à Oxford* (1861, 3 vol.), sorte d'autobiographie faisant suite aux *Jours d'école*, etc.

HUGHUÉE s. f. (u-ghé; *h* asp. — de *Hugh*, natur. angl.). Zooph. Genre d'acalèphes fixes, de la famille des actinies : *Les* HUGHUÉES *ne sont encore que très-imparfaitement connues*. (E. Desmarest.)

HUGI (François-Joseph), naturaliste suisse, né à Grenchen, canton de Soleure, en 1796, mort en 1855. Il voyagea successivement, dans un but scientifique, dans l'Allemagne méridionale, en Hongrie, dans le Jura, dans les Alpes, dans l'Afrique méridionale, la Sicile, l'Italie, etc., professa la physique (1833), puis l'histoire naturelle (1835-1837) à Soleure, et fonda dans cette ville un musée d'histoire naturelle et un jardin botanique. Hugi s'est surtout fait connaître à l'Europe savante par sa théorie sur les glaciers, qu'il a développée dans les deux ouvrages suivants : *Sur la nature des glaciers* (Stuttgard, 1842), et les *Glaciers et les blocs erratiques* (Soleure, 1843). Les résultats de ses observations sur la lumière et sur les mouvements de la mer sont consignés dans son *Esquisse d'une vue générale de la nature*, dont le premier volume fut d'abord publié sous ce titre : la *Terre considérée comme un corps organique* (Soleure, 1841). On a encore de lui des *Voyages d'un naturaliste dans les Alpes* (Soleure, 1830), et de nombreux mémoires dans le recueil de la Société des naturalistes suisses.

HUGIN, un des corbeaux qui, dans la mythologie scandinave, s'est assis sur l'épaule d'Odin, et que ce dieu envoie dans le monde pour avoir des nouvelles.

HUGO ou **HUGON** (Hermann), érudit et jésuite belge, né à Bruxelles en 1588, mort de la peste à Rhinberg en 1629. Il était aumônier d'Ambroise Spinola, qu'il accompagna dans toutes ses guerres. On a de lui quelques ouvrages intéressants et recherchés des curieux, parmi lesquels nous citerons les suivants : *De prima scribendi origine et universæ rei litterariæ antiquitate* (Anvers, 1617, in-8°), traduit en français sous le titre de : *Dissertation historique sur l'invention des lettres et des caractères d'écriture, et sur les instruments dont les anciens se sont servis pour écrire* (Paris, 1774); *Pia desideria emblematis, elegiis et affectibus SS. Patrum illustrata* (Anvers, 1624), recueil de paraphrases en vers élégiaques qui a été traduit en français sous le titre de l'*Ame amante de son Dieu* (Cologne, 1717); *Obsidio Bredana armis Philippi IV, auspiciis Isabellæ præfecta* (Anvers, 1626, in-fol.), traduit en français par Philippe Chifflet sous le titre de : le *Siége de la ville de Bréda, conquise par les armes du roi Philippe IV, par la valeur du marquis Ambr. Spinola* (Anvers, 1631, in-fol.), ouvrage curieux et qui peut être fructueusement consulté; *De militia equestri antiqua et nova* (1628, in-fol.), avec des vignettes de Callot, etc.

HUGO (Charles-Louis), historien français, né à Saint-Mihiel (Lorraine) en 1667, mort en 1739. Il entra dans l'ordre des prémontrés, se fit recevoir docteur en théologie, se livra pendant quelque temps à l'enseignement, puis devint coadjuteur de l'abbé d'Etival, à qui il succéda en 1722. Il enrichit la bibliothèque de son monastère, où il établit une imprimerie, et s'attacha à y faire fleurir les études savantes. A la suite d'un assez long démêlé avec l'évêque de Toul, le pape Benoît XIII se prononça en sa faveur et lui donna le titre d'évêque de Ptolémaïs. On a de Hugo un assez grand nombre d'ouvrages, dont les plus importants sont : *Critique de l'histoire des chanoines* ou *Apologie des chanoines propriétaires depuis les premiers siècles de l'Eglise jusqu'au* XIIe (Luxembourg, 1700, in-8°); *Traité historique et critique sur l'origine de la maison de Lorraine* (Berlin, 1711, in-8°), écrit qui fut condamné par le parlement de Paris; *Histoire de la maison de Sales* (1716, in-fol.); *Sacræ antiquitatis monumenta historica, dogmatica, diplomatica* (1725-1731, 2 vol. in-fol.); *Sacri et canonici ordinis Præmonstratensis annales* (Nancy, 1734-1736), etc. Il a laissé en manuscrit une *Histoire de Lorraine*, qui s'étend jusqu'à 1718.

HUGO (Gustave), célèbre jurisconsulte allemand, né à Lörrach (Bade) en 1764, mort à Gœttingue en 1844. Il étudia le droit et la philosophie, puisa dans les ouvrages de Leibnitz et de Pütter cette savante méthode qu'il devait apporter plus tard dans son enseignement, et, sous l'influence des théories de ces philosophes, il conçut l'idée d'une régénération complète de l'enseignement du droit. Après avoir recherché avec soin et étudié tous les documents historiques et législatifs relatifs au droit romain, il débuta, en 1788, par la publication d'un ouvrage tout à fait inconnu, et qui fit grand bruit, les *Fragments d'Ulpien*, et, cette même année, il fut nommé professeur à l'université de Gœttingue. Faisant, pour la première fois, intervenir la philosophie et la psychologie dans l'étude du droit, il étudia d'abord les personnes, leur état, leurs relations de famille ou de cité, puis les biens, leur nature, leur caractère, les différentes manières dont ils s'acquièrent ou s'aliènent, enfin les actions, c'est-à-dire les moyens donnés à chacun d'établir ou de défendre les droits que la loi lui reconnaît. Cette division si simple, si logique, appartient à Hugo; et nos législateurs ont rendu hommage à cet éminent esprit en adoptant une division analogue pour notre code civil. La philosophie avait donné ce premier plan. L'histoire devait le compléter. Après une étude minutieuse de tous les documents que les historiens nous ont transmis sur les mœurs, les coutumes, l'histoire politique et sociale de Rome, Hugo divisa la législation romaine en trois grandes époques qui correspondent aux trois phrases principales de l'existence de ce grand peuple. La première comprend le droit romain jusqu'à la loi des Douze Tables; la seconde embrasse, sous le titre de *Droit prétorien*, la période républicaine, la période de développement territorial, d'agrandissement, de progrès; la troisième commence aux empereurs. Cette nouvelle méthode d'enseignement rencontra une vive opposition en Allemagne, mais elle trouva peu de contradicteurs en France. Absorbé dans ses travaux, Hugo se tint toute sa vie écarté des honneurs, des dignités qui lui étaient offerts. Il avait été précepteur de Léopold-Frédéric-François, prince héréditaire de Dessau, avant d'occuper une chaire à l'université de Gœttingue, où il publia ses ouvrages et termina sa vie. On doit à cet éminent jurisconsulte : *Histoire du droit romain* (Gœttingue, 1790; 10e édit., Berlin, 1826, 2 vol. in-8°); *Manuel de l'histoire du droit romain depuis Justinien* (Berlin, 1812, 1818, in-8°); *Fragmentum veteris jurisconsulti (Dosithei magistri) de juris speciebus et de manumissionibus*, grec-latin. (Gœttingue, 1824, in-8°); *Julii Pauli sententiarum receptarum ad filium, libri V* (Berlin, 1795, in-8°); *Essai d'une chrestomathie des principaux passages du droit romain* (Berlin, 1802, in-8°); *Cours de droit civil* ou *Éléments de l'histoire du droit romain jusqu'à Justinien* (Berlin, 7 vol. in-8°). Cet ouvrage se subdivise ainsi : *Encyclopédie de la science du droit* (1824, 7e édit., in-8°); *Droit naturel* (1819, 4e édit., in-8°); *Histoire du droit jusqu'à Justinien* (1826, 10e édit., in-8°); *Droit romain actuel* (1826, 7e édit., in-8°); *Choix de textes* (1820, 3e édit., in-8°); *Histoire littéraire* (1818, 2e édit., in-8°); *Introduction à l'étude du Digeste* (1829, in-8°); enfin, on lui doit : *Magasin pour le droit civil* (Berlin, 1812, 1830, 6 vol. in-8°), ouvrage dans lequel Hugo a soutenu pendant dix-huit ans les théories et la méthode qui ont fait sa réputation.

HUGO (Joseph-Léopold-Sigisbert, comte), général, écrivain militaire, né à Nancy en 1774, mort à Paris en 1828. Il s'engagea à quatorze ans, était officier en 1790, fit avec honneur les campagnes de la Révolution, se distingua particulièrement au combat de Villiers contre les Vendéens et à la bataille de Caldiero (1805). Hugo servit ensuite à Naples sous Joseph Bonaparte, détruisit la bande du fameux Fra Diavolo, devint maréchal du palais, fut promu général à trente-quatre ans, accompagna Joseph en Espagne (1809), eut le commandement de plusieurs provinces, puis de la place de Madrid, battit l'Empecinado, en trente-deux rencontres, et, rentré en France, en 1813, fut chargé par Napoléon de la défense de Thionville. En 1814, il ne rendit cette place que lorsqu'il en eût reçu l'ordre de Louis XVIII, et empêcha l'ennemi de la démanteler après le désastre de Waterloo. Mis en non-activité par la deuxième Restauration, il vécut depuis dans la retraite, à Blois, occupé de la publication de ses souvenirs et de ses vues sur l'art militaire. « Le caractère du général Hugo, dit la *Biographie des contemporains*, était un heureux mélange de franchise, de candeur et de bienveillance. Il était homme d'esprit, et sa conversation, pleine de souvenirs intéressants, était aussi instructive qu'elle était agréable. » On a de lui : *Coup d'œil militaire sur la manière d'escorter, d'attaquer et de défendre les convois* (Paris, 1796); *Mémoire sur les moyens de suppléer à la traite des nègres par des individus libres* (Blois, 1818); *Journal historique du blocus de Thionville en* 1814, *et de Thionville, Sierck et Rodemack en* 1815, *etc., rédigé sur des rapports et mémoires communiqués, par A.-A. M***, ancien officier d'état-major au gouvernement de Madrid* (Blois, 1819); *Mémoires du général Hugo* (Paris, 1825, 2 vol. in-8°), ouvrage écrit avec clarté et méthode, dit Michaud, et qui contient des détails utiles pour l'histoire des guerres de la Vendée, de Naples et surtout d'Espagne; l'*Aventure tyrolienne*, roman publié sous le nom de Sigisbert (Paris, 1826, 3 vol. in-12). Il travailla longtemps à un grand ouvrage sur la défense des places fortes, dont il n'a paru que le prospectus (1827). Il fut le père d'Abel, d'Eugène et de l'illustre Victor Hugo.

HUGO (Abel), littérateur français, fils du précédent et frère de Victor Hugo, né en 1798, mort en 1855. Il suivit son père en Espagne, devint officier dans l'armée du roi Joseph, et se consacra à la culture des lettres sous la Restauration. Théâtre, histoire contemporaine, littérature espagnole, littérature orientale, il a abordé bien des genres, mais n'a excellé dans aucun. Ses ouvrages les plus connus sont les suivants : *Traité du mélodrame*, par A.-A.-A. (Paris, 1817); l'*Heure de la mort* (1819); *Pierre et Thomas Corneille*, à-propos en un acte (1823); *Histoire de la campagne d'Espagne en* 1823 (1824, 2 vol. in-8°); les *Tombeaux de Saint-Denis* (1824); *Histoire de l'empereur Napoléon* (1833); *France pittoresque* (1833, 3 vol. in-4°); *France militaire* (1834, 5 vol. in-4°); *France historique et monumentale* (1836-1843, 5 vol. in-4°); le *Conteur, recueil de contes de tous les temps et de tous les pays* (1833), etc. Il a collaboré au *Conservateur littéraire* et aux *Annales de la littérature*.

HUGO (Eugène), poëte français, frère du précédent, né vers 1801, mort à Charenton en 1837. Doué d'une imagination vive, exaltée même, il s'adonna avec enthousiasme à la poésie, remporta notamment un prix à l'Académie des jeux floraux, pour une *Ode sur la mort du duc d'Enghien*, fonda, avec Victor Hugo, le *Conservateur littéraire*, dans lequel il publia de remarquables articles de critique, tomba dans un profond chagrin, par suite d'une passion malheureuse, et perdit la raison. Le docteur Esquirol tenta vainement de le guérir. On dut le transporter à la maison de Charenton, où il mourut peu après. Parmi les morceaux qui restent de lui, nous en citerons deux qui ont paru dans le *Conservateur littéraire* : le *Duel au précipice*, légende dramatique, et une notice sur André Chénier, laquelle a été reproduite en tête de ses œuvres en prose.

HUGO (Victor-Marie), le plus illustre des poëtes contemporains, né à Besançon le 26 février 1802. Fils du général, alors capitaine, Sigisbert Hugo, créé, plus tard, comte par Napoléon, et de la fille d'un armateur de Nantes, Sophie Trébuchet, il suivit, tout enfant, son père de garnison en garnison et l'accompagna, notamment, en Espagne et en Italie où l'appelèrent des commandements importants. Dans le cours de ses ouvrages, et comme en passant, Victor Hugo a souvent parlé de l'antiquité de sa race; ainsi, dans les *Misérables* (chap. v), il parle d'un Hugo, évêque de Ptolémaïs, qu'il déclare être son arrière-grand-oncle, etc., à propos de la ferme de Hougoumont, voisine du champ de bataille de Waterloo; il note que Hougoumont est, en latin, *Hugo mons*, le mont Hugo,

dans une intention qu'il est aisé de deviner. Il paraît certain, toutefois, que son grand-père paternel, maître menuisier à Nancy, et son père lui-même, engagé volontaire dans les armées de la République, n'avaient point de prétention à la noblesse.

Ce qui est plus connu de ceux à qui ses œuvres sont familières, c'est le soin qu'il a pris de buriner en vers les moindres incidents de sa naissance, sa faiblesse chétive au moment où il vint au jour, et les soins affectueux de sa mère, dont il a toujours parlé avec la vénération la plus profonde. Dans la célèbre pièce de poésie qui ouvre le recueil des *Feuilles d'automne*, il explique ses doubles aspirations royalistes et impériales en ce qu'il est né d'un père soldat et d'une mère vendéenne; il n'est pas inutile de s'en souvenir pour comprendre ses premières compositions lyriques. Les impressions de son enfance expliquent également la maturité précoce de son esprit. Ses premières années s'écoulèrent dans les marches forcées du régiment de son père, de Besançon à Marseille, à Bastia, à Porto-Ferrajo. En 1807, pendant que le capitaine Hugo allait guerroyer en Italie contre les bandes du fameux Fra Diavolo et gagner l'épaulette de colonel, son fils fut amené pour la première fois à Paris et il apprit à lire chez un vieux magister de la rue du Mont-Blanc. Un rapide voyage à travers les Apennins, Rome et Naples, se place à cette époque; puis Mme Hugo revint à Paris, avec ses trois enfants, — Victor était le second, — se fixer au faubourg Saint-Jacques, dans cette vieille maison de l'impasse des Feuillantines que le poëte a si souvent chantée :

Le jardin était grand, profond, mystérieux,
Fermé par de hauts murs aux regards curieux,
Semé de fleurs s'ouvrant ainsi que des paupières,
Et d'insectes vermeils qui couraient sur les pierres,
Plein de bourdonnements et de confuses voix;
Au milieu, presque un champ, dans le fond, presque un bois.

C'est ce jardin qu'Olympio, plus tard, vint revoir, dans sa tristesse, et qu'il gronde, en si beaux vers, de se prêter à d'autres jeux, d'abriter d'autres amours. Aux Feuillantines vint se réfugier un proscrit, le général Lahorie, compromis dans la conspiration de Moreau, et qui, depuis 1804, errait de retraite en retraite, sans cesse traqué par la police de Bonaparte. De 1809 à 1811, il vécut là, caché à tous les yeux, et il fut le premier précepteur du poëte, à qui il faisait lire Polybe dans une traduction française, et qu'il initiait au rude latin de Tacite. Un vieux prêtre, M. de La Rivière, ami de Mme Hugo, complétait cette instruction toute militaire, quoique lettrée, car Lahorie était une intelligence d'élite. Le général fut trahi, arraché de sa retraite par une odieuse machination dont Victor Hugo a promis autrefois de flétrir les auteurs, rappelons-le lui en passant; il ne sortit de son cachot que pour être fusillé avec Malet. L'année même où se dénouait, devant le hideux mur de Grenelle, ce drame sanglant, le jeune Hugo partit pour l'Espagne avec sa mère. Son père, général depuis 1809, était nommé majordome du palais du roi Joseph et gouverneur de trois provinces. Le voyage, à travers les guérillas et les villages abandonnés, ne fut pas sans péril; la famille s'installa à Madrid, au palais Macerano, et les enfants furent internés dans le collége des Nobles, cloître sinistre où les jeunes Espagnols s'essayaient à coups de couteau contre les nouveaux venus, fils de leurs vainqueurs. Le jeune Hugo visita une partie de l'Espagne, Ségovie, Burgos, et, si rapides que fussent ces visions des contrées méridionales, elles laissèrent en lui leur empreinte ineffaçable; la vivacité des impressions d'enfance sur une nature aussi généreusement douée explique ce mirage oriental et mauresque reflété avec tant de puissance dans les premières œuvres du poëte, la tournure castillane de ses drames, la sonorité de son style puisé dans le *Romancero* beaucoup plus qu'aux sources classiques.

En 1812, l'horizon politique s'obscurcit en Espagne et Mme Hugo ramena son fils aux Feuillantines. La fécondité précoce du jeune poëte se fit remarquer sur les bancs mêmes d'une petite école, la pension Cordier, où il fut placé; de treize à dix-sept ans, il écrivit la matière de plusieurs volumes, sur le moule usé alors en vogue : épîtres, satires, odes, idylles, contes, madrigaux, charades; une tragédie d'*Irtamène*, dont on trouve quelques fragments dans le recueil intitulé : *Littérature et philosophie mêlées*, un drame d'*Inès de Castro*. En 1817, il envoya à l'Académie une épître, les *Avantages de l'étude*, qui fut jugée digne du prix, mais que l'on ne couronna pas, parce que l'on crut à une mystification; l'auteur y disait son âge :

Moi qui, toujours fuyant les cités et les cours,
De trois lustres à peine ai vu finir le cours,

et la pièce parut de beaucoup au-dessus des moyens d'un poëte de quinze ans. Victor Hugo échappa vite, heureusement, à ces banalités qui ne faisaient guère présager le puissant novateur de 1830. Aussi peut-on juger de l'effroi de ses anciens patrons académiques, lorsque apparurent ses œuvres véritables : « Quel dommage! il se perd, disait avec componction François de Neufchâteau; il promettait tant! jamais il n'a si bien fait qu'au début. » L'ode de la *Statue de Henri IV*, celle des *Jeunes filles de Verdun*, *Louis XVII*, *Moïse sur le Nil*, qui obtint une médaille aux jeux Floraux, enfin toutes les *Odes et ballades*, qui parurent par fragments de 1818 à 1822, ont encore cette forme pure, qui séduisait tant les classiques, tout en montrant une séve lyrique que n'avaient jamais laissé couler ni les Rousseau ni les Lebrun-Pindare; elles marquent parfaitement la transition entre les premiers barbouillages du versificateur inexpérimenté et les audaces postérieures du grand poëte. Du jour où ces odes parurent, Victor Hugo, baptisé « l'enfant sublime » par Chateaubriand, fut célèbre dans les cercles royalistes. C'est la *Muse française*, organe poétique du parti, qui inséra les premières, et il fit paraître dans le *Conservateur littéraire*, revue fondée par ses frères et par lui, des essais de critique, dont quelques-uns sur Walter Scott, Byron et Moore sont déjà écrits de cette prose nerveuse que l'auteur sut si bien manier plus tard; il faut surtout remarquer un article sur les *Méditations* de Lamartine, alors inconnu, et où le débutant devina toute une nouvelle source de poésie.

Le général Hugo destinait son fils au métier des armes et le faisait préparer à l'École polytechnique; Victor Hugo avait montré, paraît-il, de rares aptitudes aux sciences mathématiques, mais sa voie littéraire était déjà trop bien tracée pour qu'on lui fît obstacle. Ses ressources pécuniaires se trouvaient seulement fort modiques, sa famille ayant été ruinée par la chute de l'Empire; sa mère, qu'il idolâtrait, mourut. Il dut vivre fort modestement pendant la première année de son émancipation, et il est possible qu'il ait personnifié dans le Marius des *Misérables*, vivant de pain sec, d'eau claire et d'amour, sa propre existence pendant une courte période. Les libéralités de Louis XVIII le tirèrent de cette situation précaire; il reçut, sans la demander, une pension de 1,500 francs que le roi doubla dès qu'il sut que le poëte n'attendait qu'un peu d'aisance pour se marier avec une amie d'enfance, qui est devenue la compagne de toute sa vie, Mlle Adèle Foucher. Il paraît même qu'il dut cette pension moins à son talent qu'à une circonstance singulière. Après la conspiration de Saumur (1821), Victor Hugo offrit un asile à l'un des contumaces, condamné à mort, Delon. Sa lettre fut décachetée par la police et remise à son adresse, afin que le proscrit tombât dans le piége; mais il avait quitté la France; alors on dénonça Victor Hugo à Louis XVIII, qui répondit : « Je connais ce jeune homme, il se conduit en ceci avec honneur; je lui donne la prochaine pension vacante. » Tant de générosité chez ce monarque a lieu de nous surprendre, mais le fait paraît exact. Hugo reçut le brevet, et n'apprit que longtemps après les motifs véritables de la faveur royale, car il aurait fallu avouer la lettre décachetée.

Le premier volume des *Odes* fut publié en juin 1822 (Renduel, in-8°); il fut suivi de *Han d'Islande* (1823, in-8°), farouche roman où sourit avec une grâce exquise, dans les intervalles des descriptions horribles, une idylle amoureuse, inspirée au poëte par sa propre situation; du second volume des *Odes* (février 1824, in-8°); de *Bug-Jargal* (1826); du troisième volume des *Odes*, suivies de *Ballades* (1826), et de *Cromwell* (décembre 1827). C'est dans la préface de ce long drame injouable que Victor Hugo développa la poétique de la nouvelle école et se posa en réformateur; ce fut la déclaration de guerre des romantiques aux classiques. Les *Orientales*, dont il s'inspira, non à Constantinople, comme on pourrait le croire, mais dans un petit jardin de Vanves où il allait voir se coucher le soleil, tradition qu'Alfred de Musset a consignée dans ces vers de *Mardoche* :

. . . Précisément à l'heure
Où (quand par le brouillard la chatte rôde et pleure)
Monsieur Hugo va voir mourir Phœbus le blond!

les *Orientales*, si magnifiquement empreintes de la nostalgie des pays aimés du soleil et des préoccupations politiques du moment, relatives à la libération de la Grèce, marquèrent pour le poëte ce que l'on peut appeler sa seconde manière lyrique. Ce qui la distingue de celle des *Odes*, c'est un plus grand éclat donné au style, toujours aussi pur, mais plus coloré. Ce recueil est une suite de visions étincelantes où tout paraît si bien donné au culte du mot, de la forme et de l'image, que les lecteurs superficiels et les critiques à système ont nié qu'il renfermât des idées. Le poëte y exalte à chaque vers ce qu'il y a de plus généreux au fond du cœur de l'homme, l'amour de la patrie et de l'indépendance, en même temps que le peintre retrace, avec une splendeur inconnue avant lui, les plus magnifiques spectacles de la nature. N'est-ce pas là le but suprême de la poésie? Mais ses larges coups d'aile faisaient planer l'auteur bien au-dessus des sentiers battus, et il montait si haut que ses amis eux-mêmes avaient peine à le suivre.

C'est sur la scène que Victor Hugo résolut de livrer la bataille décisive. *Cromwell*, qui ne pouvait être représenté, n'avait fait que poser théoriquement les bases de l'art nouveau. *Amy Robsart*, qui n'eut qu'une seule représentation à l'Odéon, fut sifflé d'une façon virulente. Hugo avait écrit ce drame, tiré du roman de *Kenilworth*, en collaboration avec M. Ancelot, fait qui aujourd'hui nous paraît bien étrange. Le lendemain de la chute, il réclama hautement sa part de paternité; mais la pièce ne fut jamais imprimée. Fidèle à sa théorie qui veut que l'écrivain corrige une œuvre mal venue par une autre meilleure, il écrivit *Marion Delorme* (1829); la censure interdit les représentations. Infatigable à la lutte et trouvant au contraire dans les obstacles l'excitant qui double les forces, en quelques semaines il composa *Hernani*, réussit à faire jouer ce drame (Théâtre-Français, 25 février 1830), et la lutte fut engagée à fond. La première représentation fut une victoire, dont nous avons rapporté le bulletin. (V. HERNANI.) Dès lors, V. Hugo devint un de ces écrivains dont chaque nouvelle œuvre fait sensation; il n'y eut plus pour lui de public indifférent, il n'eut que de bruyants disciples ou des détracteurs acharnés. Chacun de ses livres, chacun de ses drames fut un champ de bataille, et il faut lui rendre cette justice qu'il marcha toujours droit devant lui, avec une volonté que rien ne put plier, ne voulant rien retrancher de ses défauts les plus violents et par cela même ne perdant rien des exquises qualités qui l'ont fait le premier poëte du siècle et qu'un peu de condescendance à la critique risquait de lui faire perdre. Après *Hernani*, l'apparition de *Notre-Dame de Paris* (1831, 3 vol. in-8°), admirable résurrection du moyen âge, où du moins l'alliage du beau et de l'horrible est masqué avec plus d'art que dans *Han d'Islande* et *Bug-Jargal*; la représentation de *Marion Delorme* (Porte-Saint-Martin, 1830); la publication du recueil lyrique des *Feuilles d'automne* (1831, in-8°), furent autant de coups frappés avec une hardiesse inouïe et propres à réveiller le public le plus indolent. Victor Hugo avait hâte de marquer son rang à la tête de tous les écrivains de son temps et dans tous les genres, roman, drame, ode, poésie familière; de là cette activité fiévreuse qui semble à distance quelque peu désordonnée, maintenant que le maître, n'élevât-il la voix que tous les dix ans, rencontrerait toujours le même auditoire attentif. Mais alors c'était une lutte quotidienne, une mêlée où il fallait frapper le plus fort et le plus souvent possible. Quand on jette un regard en arrière sur toutes les inepties que la critique lui opposa, de 1828 à 1840, sur les diatribes sans nom que signaient, non-seulement un Ch. Maurice, mais Armand Carrel, Jules Janin, sur les épigrammes dont le criblait le camp adverse, et qu'on songe à tout le venin que Dufaï et Gustave Planche distillèrent contre lui dans de lourds et pédants articles, on se rend compte de la ténacité du maître et de la violence des disciples. Armand Carrel disait de l'intrigue d'*Hernani* : « Voilà l'honneur castillan! Nous ne pouvons pas nier que dans une autre planète que la nôtre, dans Saturne ou dans Jupiter, l'honneur ne fasse faire de telles choses; mais sur notre globe, il nous semble que rien de semblable ne peut se voir. Tout au plus l'admettrions-nous des plus insensés habitants de Bedlam et de Charenton. » Charles Maurice, ce maître en chantage, se croyait un bien plus grand écrivain que Victor Hugo et trouvait dans *Hernani* et *Marion Delorme* « un horrible choix des mœurs, le dénigrement des caractères les plus inviolables et un intolérable système de style destructif de toute poésie. » Faites des odes! ajoutait-il judicieusement. L'admiration de la postérité a bien vengé le poëte; mais, dès la première heure, le groupe dévoué des écrivains et des amis qui se ralliaient autour de son nom et lui formaient, dans ses appartements de la place Royale, une sorte de cour, baptisée du nom un peu mystique de cénacle, devança l'avenir et le soutint avec vaillance dans cette ardente croisade. On les appelait les barbares! « Nous acceptons la comparaison, dit M. P. de Saint-Victor. Là où passait Attila, l'herbe ne germait plus; là où Victor Hugo, Lamartine, Sainte-Beuve, Théophile Gautier, George Sand, Alfred de Musset ont passé, ne repousseront plus les tristes chardons et les fleurettes artificielles des pseudo-classiques. La littérature pourra s'égarer encore dans des voies scabreuses : elle aura du moins quitté sans retour la Béotie stérile où si longtemps elle a végété. »

A *Marion Delorme* succédèrent : le *Roi s'amuse*, de tumultueuse mémoire (Théâtre-Français, 22 novembre 1832); ce drame, qui n'eut qu'une représentation et que la censure interdit le lendemain, est celui où Victor Hugo a déployé le plus d'étincelante fantaisie à côté des imaginations les plus monstrueuses; *Lucrèce Borgia* et *Marie Tudor* (théâtre de la Porte-Saint-Martin, 1833); *Angelo* (Théâtre-Français, 1835); les *Chants du Crépuscule* (1835, in-8°); les *Voix intérieures* (1837, in-8°); *Ruy-Blas* (Porte-Saint-Martin, 1838); les *Rayons et les Ombres* (1840, in-8°); *Lettres sur le Rhin* (1842, 3 vol. in-8°), pittoresque voyage qui servit comme d'introduction au drame des *Burgraves* (1843). Les beautés épiques de ce drame ne désarmèrent pas les critiques, fort heureux d'opposer alors Ponsard et sa *Lucrèce* au vaillant champion de 1830, et le maître ne fit plus rien pour la scène. Chacun de ces titres, gravés dans la mémoire de tous, éveille les plus puissants souvenirs; ce sont les jalons de toute une période de la littérature française. Et quelle infinie variété de tons et d'inspirations! Dans ses recueils poétiques, il a presque abandonné le ton solennel de l'ode pour chanter sur un rhythme plus doux le bonheur du foyer, les enfants, les riants paysages, les rêves philosophiques ou politiques de son imagination ardente. Dans ses drames, il heurte avec violence les plus formidables antithèses, le bouffon de cour au monarque, le laquais à la reine; il fait se débattre en l'âme humaine les sentiments les plus opposés, ceux de la prostituée et ceux de la mère; il remue puissamment toutes les fibres par la passion et la terreur. En ajoutant à ces œuvres : le *Dernier jour d'un condamné* (1829), effrayante analyse psychologique des idées et des sensations d'un condamné à mort, premier plaidoyer de l'auteur contre la peine capitale; un second plaidoyer aussi émouvant, quoique plus simple, *Claude Gueux* (1834); une *Étude sur Mirabeau* (1834), morceau oratoire d'un grand caractère, on aura une idée de l'activité prodigieuse de cet esprit auquel rien de ce qui touche à l'homme, religion, politique, problèmes sociaux, questions d'art et d'esthétique, n'est resté étranger ou indifférent.

Ces œuvres, d'un aspect multiple, dans lesquelles s'incarne non-seulement la pensée d'un homme, mais celle de toute une génération, marquent comme une première période de la vie littéraire de Victor Hugo. Elles reçurent leur consécration publique dans l'élection de Victor Hugo à l'Académie (3 juin 1841), où il obtint le fauteuil de Népomucène Lemercier; l'année précédente, il avait échoué contre M. Flourens. En possession d'une gloire immense, maître souverain d'une littérature et d'une langue qu'il avait renouvelées par un travail incessant et une volonté indomptable, pouvant même imposer, comme une loi, ses fantaisies et ses caprices les plus discutables, tout autre, à sa place, n'eût fait que déchoir. Victor Hugo grandit encore, dans sa période de pleine maturité. Mais, avant de parler des œuvres rayonnantes qui ont marqué la seconde partie de sa carrière, et qui datent de son exil sous le second Empire, il nous faut parler brièvement de l'homme politique.

A vrai dire, la politique ne lui avait jamais été étrangère. Royaliste, il avait énergiquement combattu pour son parti en composant ses odes, dont le retentissement valait bien celui d'un article de journal ou d'un discours à la Chambre; il avait chanté le retour des Bourbons, les héros de la Vendée, les victimes de la République. Devenu libéral, sous Charles X et sous Louis-Philippe, il collabora à la légende napoléonienne, ce qui était alors une forme du libéralisme, et exalta la fibre patriotique dans l'*Ode à la colonne* et dans *Napoléon II*. Ce n'était pas assez : à toutes ses gloires, il rêva d'ajouter celle de la tribune, où ses deux émules, Chateaubriand et Lamartine, avaient fait entendre leur voix puissante. Louis-Philippe le créa pair de France (1845). Victor Hugo prononça, entre autres, à la Chambre haute, une éloquente plaidoirie en faveur de l'abrogation des lois d'exil; il demandait le rappel des Bonaparte. C'était la suite de ses odes napoléoniennes. Survint la révolution de Février. Mal dégagé encore de son passé royaliste, le poëte fut porté sur la liste du parti réactionnaire, celle de l'*Union électorale*, et obtint 86,965 voix. Son nom était le septième de la liste, entre Pierre Leroux et Louis-Napoléon; étrange rapprochement! V. Hugo siégea dans les rangs de la majorité jusqu'aux approches de l'élection présidentielle, mais il s'en sépara souvent pour voter avec le parti démocratique. Son attitude à la Constituante fut pleine d'incohérence. Ainsi, avec la gauche, il réclama l'abolition de la peine de mort, repoussa la demande en autorisation de poursuites contre Louis Blanc et Ledru-Rollin, refusa de déclarer que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie, et rejeta l'ensemble de la Constitution; il se réunit à la droite pour tout le reste, et par conséquent vota l'abolition des ateliers nationaux, repoussa le droit au travail, l'impôt foncier, l'impôt progressif, l'abolition du remplacement militaire, l'amendement Grévy, qui eût décidé de l'avenir de la République, en écartant le plébiscite populaire si cher aux Bonaparte, etc. Le journal l'*Événement*, fondé par lui un mois après l'insurrection de juin (1er août 1848), et auquel collaborèrent ses deux fils Charles et François, P. Meurice, Vacquerie, Th. Gautier et A. Vitu lui-même, refléta cette politique changeante et posa la candidature de V. Hugo à la présidence. Ce journal disait qu'il fallait nommer un poëte, parce que le poëte referait le monde à l'image de Dieu; qu'au-dessus de tous les hommes et de toutes les sociétés il y avait le poëte, celui qui prédit, *vates*, « à la fois bras et tête, cœur et pensée, glaive et flambeau, doux et fort, doux parce qu'il est fort, fort parce qu'il est doux, conquérant et législateur, roi et prophète, lyre et épée, apôtre et messie, etc. » Cette politique inspirée trouva peu d'écho : Victor Hugo eut quelques milliers de voix.

Son attitude à la Législative fut plus décidée : il devint le chef et l'orateur de la gauche démocratique et sociale. La question de l'assistance publique lui offrit l'occasion de donner un premier gage aux socialistes; il en donna un second au congrès de la paix (août 1849), et combattit, avec toute la gauche, l'intervention française à Rome. Les

questions de l'enseignement, de la réforme électorale, du cautionnement et du timbre l'amenèrent bien des fois à la tribune, et ses discours véhéments, d'une éloquence âpre et hautaine, déchaînèrent presque tous, comme autrefois ses drames, les plus tumultueux orages. Pendant trois années entières, il eut avec ses anciens collègues de la pairie et de la droite, principalement avec le comte de Montalembert, une série de duels oratoires, qui ne prit fin qu'au coup d'Etat de décembre 1851. Sa conversion, non-seulement au socialisme, mais à la forme républicaine, était de trop fraîche date pour ne pas amener de vives récriminations. On lui répondait, ce qui n'était pas répondre, en citant des strophes de ses odes royalistes et napoléoniennes; on le renvoyait au Pinde et au Parnasse, avec l'aménité propre aux discussions parlementaires. Il n'en trouva pas moins d'éloquents accents pour demander l'abrogation de la loi sur la déportation, en invoquant des principes de justice et de générosité auxquels, du moins, il est resté fidèle toute sa vie. Quand il s'agit de combattre la réélection de Louis Bonaparte, il occupa la tribune, pendant plusieurs séances, avec un éclat qu'il n'avait pas encore atteint et qu'il n'a point dépassé. Il faut relire, dans le *Moniteur*, ces réquisitoires passionnés contre le retour aux idées monarchiques, et surtout contre l'astuce de l'évadé de Ham, rêvant dans l'ombre la restauration de sa dynastie. En face de celui qui, le lendemain, allait le proscrire, Victor Hugo ne craignit pas de le cribler de sarcasmes et de l'appeler déjà Napoléon le Petit et Augustule. Ces terribles séances de novembre 1851, pendant l'une desquelles il faillit s'évanouir à la tribune, après avoir parlé cinq heures contre le rétablissement de l'Empire, qu'il prévoyait, doivent lui être comptées comme une des plus belles campagnes de sa vie.

Lorsque sonna l'heure du coup d'Etat, le nom de Victor Hugo fut placé en tête des listes de proscription. Il fit partie de la fraction de l'Assemblée qui, repoussée du Palais-Bourbon, prit séance à la mairie du Xe arrondissement, puis du comité de résistance qui essaya de s'organiser et placarda sur les murs de Paris la déchéance du prince, traître à son serment. Il fallut fuir. Victor Hugo gagna la Belgique, puis Jersey, d'où il signa une protestation contre les actes du 2 décembre et un appel aux armes; il protesta de même contre le plébiscite du 20 décembre, en proclama d'avance la nullité, en phrases brèves et incisives, qui clouaient au pilori de l'histoire Bonaparte et ses complices. Le vote populaire mis dans l'urne sous le coup de la terreur des proscriptions, des déportations et des fusillades, lui enleva tout espoir. Sa famille l'avait alors rejoint à Jersey. Dans la préface de son étude sur Shakspeare, il se dépeint avec un de ses fils, François-Victor, promenant des regards mornes sur la maison où s'ouvrait pour eux l'ère de l'exil. « Que penses-tu de cet exil? lui demande son fils. — Qu'il sera long, répond le poëte. — Que comptes-tu faire? — Je regarderai l'Océan. — Et moi je traduirai Shakspeare, » dit François-Victor Hugo. Le fils a tenu sa parole; le père, heureusement, n'a pas tenu la sienne, il ne s'est pas borné à regarder l'Océan, car il a daté de l'exil, de Bruxelles, de Jersey et de Guernesey ses œuvres les plus merveilleuses. Il semble que sa pensée ait grandi au sortir des tempêtes de la politique et en face des tempêtes de l'Océan. Un étrange sentiment de grandiose et d'infini, que nul poëte avant lui n'avait su rendre, un souffle d'une puissance inouïe circule dans toutes ses œuvres de cette seconde époque.

Les deux premières, *Napoléon le Petit* (Bruxelles, 1852) et les *Châtiments* (Bruxelles, 1853), sont des inspirations de colère et de haine, haine et colère également patriotiques. *Napoléon le Petit* est le premier récit qu'on ait eu, en dehors de ceux des écrivains de police, des sinistres journées de décembre; c'est l'acte d'accusation, écrit en pages flamboyantes, des auteurs de l'attentat. Sorti d'une telle main, c'est plus qu'un pamphlet, c'est presque un livre d'histoire. Les *Châtiments* sont un chef-d'œuvre; sept mille vers jetés tout d'une venue, prenant tous les tons, tantôt épiques, grandioses, lyriques, tantôt grimaçants comme les charges de Callot, marquèrent d'un fer rouge les acteurs de la farce tragique, les grands rôles comme les comparses. Jamais l'alliance du terrible et du grotesque, méthode chère à Victor Hugo, n'atteignit, en parlant seulement au point de vue de l'art, un tel degré de puissance. Là du moins cette alliance était légitime, car rien de plus grotesque que ces avaleurs de sabres et ces Robert-Macaire aux bottes éculées, s'installant comme chez eux dans l'histoire de France. Les Morny, les Vaillant, les Saint-Arnaud, les Troplong garderont à jamais cette flétrissure du poëte. Le chant épique sur la retraite de Russie, sur Waterloo, sur Sainte-Hélène, terminé par la mascarade du second Empire, où défile, en costumes d'écuyer du cirque, tout le personnel de la troupe impériale; le récit du coup d'Etat, qui ouvre le volume, l'orgie des troupes, la revue lugubre des morts au cimetière; des pièces d'une poésie profonde, comme la mort de l'enfant tué dans son berceau et les plaintes de l'Océan, qui se croit complice du crime, parce qu'il transporte les pontons remplis de déportés; les coups de fouet distribués, dans des odes sanglantes, aux Dupin et aux Veuillot, suffiraient à l'éternelle renommée d'un poëte. *Facit indignatio versum*, dit Juvénal; jamais ce mot ne pourrait être mieux appliqué qu'aux *Châtiments*.

A ces inspirations violentes succédèrent des œuvres plus calmes : les *Contemplations*, publiées en 1856 (2 vol. in-8°), ne reflétaient pas la pensée actuelle du poëte; la plupart des pièces qui forment ce recueil sont antérieures à 1843; celles qu'il écrivit cette année-là, après la mort tragique de sa fille Léopoldine Hugo, et qu'il a réunies sous ce titre : *Pauca meæ*, sont des sanglots navrants. Les longues digressions philosophiques, les rêves panthéistes qui remplissent les deux volumes auraient pu faire croire à un affaiblissement du poëte; il n'en était rien; en 1859, il se relève, plus puissant que jamais, avec la *Légende des siècles*, suite d'épopées et de fantaisies merveilleuses, qui resteront comme le monument le plus achevé de son âge mûr. Le magicien reparut avec les ressources inépuisables de son imagination et de son style, pour promener le lecteur à travers vingt siècles de civilisation détruite, lui montrer un Kanut, un Caïn plus effrayants que ceux de la Bible ou des légendes scandinaves, l'introduire dans les palais de Ninive et des despotes orientaux, le faire assister aux rapines du moyen âge, aux meurtres, aux trahisons des guerres civiles, aux prouesses des chevaliers errants, à la dispersion de l'*Armada*, à tous les émouvants spectacles de l'histoire idéalisée. Quoique plus sereine que les *Châtiments*, cette œuvre est un plaidoyer tout aussi fort en faveur de la liberté, un réquisitoire aussi énergique contre les tyrans : le Mal, qui montre sa hideuse figure à travers toutes les splendeurs de ces poëmes, c'est toujours le prince, le roi, l'empereur.

Depuis *Notre-Dame de Paris*, le maître n'avait pas écrit un seul roman; il combla cette lacune par les *Misérables* (1862, 6 vol. in-8°), dont l'apparition, au milieu des œuvres fades de l'époque, fut un événement; le géant revenait faire sa partie avec les pygmées. Nous analyserons en son lieu ce dramatique tableau des inégalités sociales, où Victor Hugo, dans des digressions qui, pour un autre, seraient des livres, a écrit d'une façon magistrale, tantôt de larges pages d'histoire, tantôt de curieuses pages d'érudition et d'archéologie, enchâssées dans l'une des fictions les plus émouvantes qu'il ait conçues. Si le livre a moins d'unité que *Notre-Dame*, si la forme en est moins châtiée, il ouvre des horizons infiniment plus vastes et agite de plus sérieux problèmes. Les *Travailleurs de la mer* (1866, 3 vol. in-8°), idylle intéressante, où resplendit une des plus suaves figures de femme, furent loin d'obtenir un succès égal. Enfin l'*Homme qui rit*, création bizarre et gigantesque, où il est arrivé aux plus grands effets de terreur et de sublime, de grâce et d'horreur, montrèrent à ses contemporains, quelque peu surpris, la vitalité prodigieuse d'un esprit qui ne se lassait pas de créer, et qui se renouvelait sans cesse. Dans l'intervalle de ces deux derniers romans, il avait publié les *Chansons des rues et des bois*, recueil de courtes pièces de vers, toutes d'un même rhythme, sortes de caprices légèrement esquissés, d'une originalité fine et souriante, faisant un contraste profond avec les sévères pensées, les inspirations vigoureuses, altières des autres recueils. Enfin, en se proposant seulement d'écrire un avant-propos pour la belle traduction de Shakspeare achevée par son fils, M. Francois-Victor Hugo, entraîné par l'abondance des pensées que suscitait chez lui ce grand nom, il écrivit tout un livre, *William Shakspeare* (1864, in-8°), dans lequel l'étude sur le poëte anglais lui-même disparaît au milieu de dissertations remarquables sur tous les génies littéraires du monde entier.

C'est ici le lieu de porter un jugement d'ensemble sur l'œuvre littéraire de Victor Hugo, et sur la nature de ses facultés créatrices. Parmi les critiques, E. Montégut est certainement un de ceux qui ont le mieux analysé chez lui ce sentiment du grandiose et du colossal qui domine dans toutes ses créations. « L'œil de Victor Hugo, dit E. Montégut, semble posséder des priviléges fort singuliers; il possède une faculté de grossissement extraordinaire, comme s'il avait besoin d'exagérer les objets pour les mieux voir. Nous nous expliquons parfaitement la prédilection de Victor Hugo pour l'immense; il n'y a pas d'inconvénient à exagérer de quelques toises la hauteur des pyramides ou la profondeur d'un précipice, mais il y a inconvénient à exagérer la grosseur d'un ciron ou d'une fourmi. Le monde microscopique, la réalité humble et modeste, les paysages modérés ne sont point faits pour Victor Hugo. En revanche, comme il est maître de tout ce qui est colossal, accablant! Les spectacles effrayants et sublimes sont ceux que son imagination préfère : la guerre, l'orage, la mort, les civilisations primitives, avec leurs babels et leurs orgies retentissantes, la nature primitive, avec ses monstres et ses fougères hautes comme des forêts. Comme il sait imiter les plaintes de l'Océan sous la tempête qui le tourmente! Comme il sait faire luire à nos yeux l'incendie des villes et faire entendre à nos oreilles le fracas des mêlées sanglantes, et le piétinement des chevaux de guerre! Donnez-lui à peindre une ruine féodale, et il vous en fera sentir toute l'horreur imposante; un palais de Babylone, et il vous écrasera sous ses splendeurs massives. Il connaît les secrets des sphinx et des idoles monstrueuses, les paysages des déserts brûlants de l'Afrique, et l'horreur des campagnes hyperboréennes. Voilà les tableaux qui lui plaisent, le domaine dont il est roi souverain, et qu'il n'a pas à craindre de se voir disputer. Ailleurs il a des rivaux; ici, dans cette région où le fantastique se mêle au surhumain, il n'a pas d'égal. » Le même critique a tout aussi finement analysé le procédé de style, toujours le même, sous l'infinie variété des formes, à l'aide duquel le poëte épique ou lyrique, le romancier, l'orateur a donné à sa pensée ce relief et cette couleur qui n'appartiennent qu'à lui. « Chez M. Hugo, les pensées prennent la forme d'images et restent obscures et vagues, tant qu'elles n'ont pas pris cette forme. Or, chacun a pu remarquer que, contrairement aux idées, les images ne s'engendrent pas les unes les autres; elles se succèdent, et se succèdent dans un ordre fantastique, capricieux, illogique. Une image surgit du point obscur sur lequel le poëte a fixé son regard, et se dresse rayonnante; puis une seconde apparaît, qui n'a qu'un rapport lointain avec la première; puis une troisième, qui cette fois n'a aucun rapport avec les deux autres. Cependant, ces trois images si différentes sont toutes trois nées également de la même pensée, ou, pour nous exprimer plus brutalement, de la même obsession cérébrale. Comment s'y prendre pour rapprocher les espaces qui les séparent? M. Hugo fait appel à la volonté; avec une résolution énergique, qui quelquefois se change en entêtement, il les tourmente, il les torture, il les lie entre elles avec des câbles, des chaînes de fer qui, dans le langage du métier, s'appellent chevilles et parenthèses. De là ces efforts pénibles, ces pensées qui se roidissent et se cabrent, ces métaphores violentes et inattendues, qui ne sont là que pour combler un vide et permettre à l'auteur d'atteindre l'image lointaine. Tous ces moyens artificiels sont dus aux efforts d'une des volontés les plus indomptables qui se soient jamais rencontrées dans le monde poétique. »

D'abord installé à Jersey, puis invité à sortir de l'île pour avoir protesté contre l'expulsion des trois autres proscrits, Victor Hugo se réfugia à Guernesey, et le nom de sa maison, Hauteville-House, d'où il a daté la plus grande partie de ses dernières œuvres, est devenu familier à tout ami des lettres. Dans la solitude et l'éloignement, assez souvent livré, comme saint Jean à Pathmos, à ses rêves apocalyptiques, il vit sa renommée grandir et emprunter comme un nouveau rayonnement au malheur et à la proscription qui le frappaient. En même temps que son génie prenait quelque chose de plus solennel et de plus auguste, sa gloire recevait, lui vivant, cette consécration suprême qui ne luit d'ordinaire que pour les morts. L'Europe entière le reconnaissait comme un de ces génies universels dont il avait, dans son *William Shakspeare*, groupé tous les noms, en oubliant le sien, tout naturellement, mais en le faisant entrevoir. Le gonfalonier de Florence lui faisait remettre la médaille jubilaire de Dante; le ministre du roi de Portugal lui notifiait officiellement, comme à une puissance, l'abolition de la peine de mort; il était l'invité et le plus souvent le président d'honneur des congrès, des banquets maçonniques tenus à l'étranger; il prononça des discours dans ces diverses réunions démocratiques, notamment à Genève et à Lausanne.

En quittant la France, Victor Hugo avait dit : « Quand le droit rentrera en France, je rentrerai. » Il avait renouvelé son serment dans ces vers célèbres :

S'il n'en reste que mille, eh bien! j'en suis, quand [même.
S'il n'en reste que cent, je brave encor Sylla;
S'il n'en reste que dix, je serai le dixième,
Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là!

Il repoussa donc toutes les amnisties proclamées par le second Empire et resta ferme dans l'exil. Lors du plébiscite de mai 1870, il écrivit contre cette suprême manœuvre bonapartiste une protestation dont le titre n'avait que trois lettres et était en même temps un vote : *Non*. Ses conclusions étaient si violentes, que l'auteur fut déféré, par défaut, à la 6e chambre de la police correctionnelle. La chute de l'Empire brisa enfin cet exil de vingt années; quelques jours après la révolution du 4 septembre, Victor Hugo revoyait enfin Paris et était accueilli, dès son arrivée à la gare, par d'enthousiastes acclamations. Paris allait être assiégé; il adressa aux Allemands une proclamation, comme en 1863 il en avait adressé une aux armées russes pour les détourner d'égorger la Pologne; il parlait de l'alliance universelle et de la fraternité des peuples, dans les mêmes termes qu'aux congrès de la paix; mais comptait-il lui-même sur le succès d'une pareille tentative? Le 10 octobre, il se prononça contre les élections municipales, inopportunes suivant lui en ce moment, et, le 31 octobre, il désavoua l'abus qui avait été fait de son nom par le gouvernement insurrectionnel installé pendant quelques heures à l'Hôtel de ville. Victor Hugo figurait en effet sur la liste des membres du comité de salut public. Il repoussa de même la candidature qui lui fut offerte aux élections municipales dans le XVe arrondissement. Durant tout le siége, il se maintint strictement dans les devoirs communs à tous les citoyens, sans vouloir exercer de fonction ni de commandement; seulement, il consacra à faire fondre des canons, à doter des ambulances, les sommes assez considérables que produisirent une nouvelle édition des *Châtiments* tirée à cent mille exemplaires et la récitation, sur presque toutes les scènes de Paris, des principales pièces de ce recueil. Au scrutin du 8 février 1871, il fut envoyé par le département de la Seine, le second sur la liste des représentants, avec 214,169 suffrages, à l'Assemblée chargée de régler les conditions de la paix. Dès les premières séances, il se sépara violemment de la majorité de la Chambre, avec une partie de la gauche radicale, en repoussant les préliminaires du traité. Sa voix se fit encore entendre pour demander la permanence, à l'Assemblée nationale, des députés de l'Alsace et de la Lorraine, et pour réclamer le transfert de l'Assemblée à Paris. Le 8 mars, interrompu au milieu d'un de ses discours par un tumulte indescriptible, alors qu'il plaidait la cause de Garibaldi, il donna sa démission. Victor Hugo n'avait pas que des adversaires politiques à la Chambre, il avait aussi des adversaires classiques; un député royaliste, M. de Lorgeril, orateur excentrique, l'interrompit un beau jour pour lui dire qu'il ne parlait pas français. Au moment où éclatait à Paris l'insurrection communaliste, Victor Hugo perdait subitement à Bordeaux un de ses fils, Charles, rédacteur du *Rappel*, dont il ramena le corps à Paris, dans la matinée même du 18 mars. Il quitta Paris le 21 mars, pour aller régler à Bruxelles les droits de succession de ses petits-fils, et, de Bruxelles, protesta contre quelques décrets de la Commune, le décret concernant les otages et celui qui ordonnait le renversement de la colonne Vendôme, en mettant sur le même rang « la Commune qui renversait la colonne, et Versailles qui bombardait l'Arc de Triomphe. » Ce fut le sujet d'une de ses pièces de vers insérées dans le *Rappel*.

Dans une lettre, écrite de Bruxelles et publiée le 26 mai, Victor Hugo offrait asile chez lui aux partisans de la Commune, que la Belgique menaçait de traiter comme des malfaiteurs et, comme tels, tombant sous le coup de l'extradition. Une manifestation hostile faite sous les fenêtres de Victor Hugo, dans la nuit du 27 mai, décida le poëte à quitter Bruxelles, où un décret d'expulsion fut porté contre lui par la Chambre, quelques jours après. Victor Hugo revint en France, après un court séjour à Londres. Des élections complémentaires eurent lieu à Paris au mois de juillet suivant; il obtint 57,000 voix, quoiqu'il eût décliné la candidature qui lui était offerte. En janvier 1872, il accepta d'être porté, par le parti radical, contre le candidat modéré M. Vautrain, et, déclinant le mandat impératif, auquel on voulait l'astreindre, accepta le mandat contractuel. Il échoua néanmoins, n'ayant obtenu que 95,000 voix contre 122,395 données à son concurrent.

Deux recueils, l'un de morceaux de prose, *Actes et paroles* (1872, in-8°), et l'autre de pièces de vers, l'*Année terrible* (1872, in-8°), contiennent toute la vie publique et intellectuelle de Victor Hugo pendant ces deux dernières années. On trouvera dans les *Actes et paroles* les proclamations, les harangues, les discours, les lettres émanés de l'illustre proscrit depuis sa rentrée en France, et, dans l'*Année terrible*, les pensées intimes que lui ont suggérées au jour le jour les péripéties du siége et les douleurs de son patriotisme, navré de l'invasion et des déchirements de la patrie. Ce recueil, trop vanté peut-être au point de vue de la forme littéraire, par un critique anglais qui lui-même est poëte, Swinburne, contient quelques bons morceaux, marqués de la griffe du maître, mais reste inférieur à la *Légende des siècles* et aux *Châtiments*.

La reprise de ses drames, longtemps proscrits sous le second Empire, commencée avec éclat par *Hernani* (Théâtre-Français, 1867), continuée par *Ruy-Blas* (Odéon, février 1872), a été pour le poëte l'occasion de triomphes moins contestés. Cette expérience, que ses détracteurs le défiaient de tenter, en lui prédisant une chute inévitable, a démontré au contraire la vitalité de ces œuvres, qui ont renouvelé notre théâtre et que notre génération a pu applaudir, aussi jeunes et aussi vivantes qu'à leur première apparition sur la scène.

Cette carrière si remplie, que couronneront sans doute encore bien des œuvres vigoureuses et qu'obscurcissent à peine quelques taches passagères, est faite pour provoquer une juste admiration. Comme écrivain et comme poëte, Victor Hugo a déterminé en France la rénovation la plus complète et la plus éclatante dont il soit fait mention dans l'histoire des lettres; il a changé la face de l'art, détruit à jamais la poésie de convention; il a redonné du nerf à la langue dégénérée, en la retrempant aux sources vives du XVe et du XVIe siècle, avec une science de linguiste consommé unie à l'audace d'un novateur; il a ramené le culte des choses de l'esprit, culte bien négligé alors que les écrivains ne vivaient que de plagiats et de pâles contrefaçons des vieux chefs-d'œuvre, et il a si bien communiqué à ses contemporains sa foi et son ardeur que ses doctrines furent une sorte de religion. C'est de lui que procèdent, de près ou de loin, tous ceux qui chez nous se sont fait un nom dans les lettres depuis 1830, même ceux qui l'ont renié pour maître. Certes, c'est là un des plus beaux rôles qu'une intelligence humaine ait jamais joués. Comme homme politique, son rôle a moins d'unité; Victor Hugo a flotté au gré des événements et des circonstances. La foi de ses dernières années l'a rattaché invinciblement au parti radical et lui a suscité de violents adversaires; mais même dans ce que ceux-ci considèrent comme ses plus grands écarts, c'est-à-dire dans ses prédications socialistes et dans ses sympathies pour la Commune de 1871, il est juste de voir tout au plus l'exagération des sentiments généreux dont il a toujours été l'apôtre.

Hugo (Victor) **raconté par un témoin de sa vie** (1863, 2 vol. in-8°). Le témoin qui a voulu initier le public à la vie intime du célèbre poëte, c'est Mme Victor Hugo elle-même, morte à Bruxelles en 1868. Cet ouvrage est un simple récit, une biographie écrite d'un style simple, naturel, clair, sans prétention. Son historiographe prend le poëte au berceau et nous le fait suivre pas à pas dans la vie, à travers toutes les joies, tous les chagrins et tous les deuils domestiques, toutes les luttes, toutes les contrariétés, tous les déboires et aussi tous les succès littéraires, jusqu'à son élection à l'Académie en 1841.

La partie la plus neuve et la plus intéressante de ce livre, au point de vue de l'histoire des lettres, c'est celle qui raconte l'existence littéraire du poëte et retrace minutieusement les diverses circonstances de temps, de lieux, de personnes, de dispositions morales auxquelles se rattachent les différentes productions de l'écrivain, et souvent même l'idée de ces productions. Ainsi, d'après le récit de Mme Hugo, c'est au pied de l'échafaud de Louvel, l'assassin du duc de Berry, que l'écrivain conçut, en 1820, l'idée du *Dernier jour d'un condamné*. *Hernani* naquit du dépit qu'inspira à l'orateur le *veto* opposé par Charles X à la représentation de *Marion Delorme*, à cause du rôle de Louis XIII. On ne lit pas non plus sans un vif intérêt les pages dans lesquelles l'auteur rappelle les mille tracasseries, les déboires, les cabales, les impertinences même auxquels Victor Hugo fut en butte, non-seulement lors de ses débuts littéraires, mais encore lorsqu'il produisit d'incontestables chefs-d'œuvre.

On ne s'appelle pas Victor Hugo sans s'être trouvé en rapports, soit amicaux, soit hostiles, avec les principales sommités littéraires et artistiques de son temps. Dans le cours du récit, nous rencontrons quelques-unes de ces figures, chacune avec son caractère particulier. Chateaubriand, Lamartine, Béranger, Lamennais, Sainte-Beuve, Gustave Planche et la bonne face épanouie d'Alexandre Dumas défilent tour à tour sous les yeux du lecteur. Leurs portraits à la plume sont un des charmes de ce livre simple et vrai, dont la publication a été interrompue par la mort de Mme Hugo. Le reproche le plus sérieux qu'on puisse adresser à l'auteur de ce livre, c'est d'avoir trop complaisamment imprimé les vers d'enfance de Victor Hugo, dont la gloire n'avait rien à gagner à cette exhibition.

HUGO (Charles-Victor), littérateur et publiciste, fils aîné du précédent, né à Paris en 1826, mort à Bordeaux, au mois de mars 1871. Il fit de brillantes études au lycée Charlemagne, et obtint des succès au concours général. En 1848, Lamartine l'attacha au ministère des affaires étrangères et le prit comme secrétaire. Quelque temps après, Victor Hugo ayant fondé, avec Meurice et Vacquerie, le journal l'*Evénement*, le jeune Charles en devint un des plus actifs collaborateurs, et attira particulièrement sur lui l'attention publique par un article sur la peine de mort qui le fit condamner à deux mois de prison. Dans ce procès, il eut pour défenseur son père, qui prononça un plaidoyer resté célèbre. A cette époque, en même temps que Charles Hugo, les autres rédacteurs de l'*Evénement*, Paul Meurice, Auguste Vacquerie et François-Victor Hugo, étaient emprisonnés. C'est à ces prisonniers que Victor Hugo adressa une pièce de vers, insérée dans les *Châtiments* :

Mes fils, soyez contents; l'honneur est où vous êtes.
. . . .
Ils vous ont condamnés, que l'avenir les juge!
Toi, pour avoir crié : « La France est le refuge [fils.
Des vaincus, des proscrits! » Je t'approuve, mon
Toi, pour avoir, devant la hache qui s'obstine,
Insulté la guillotine,
Et vengé le crucifix!

Après le coup d'Etat de 1851, Charles Hugo voulut partager l'exil de son père. Il quitta la France, habita tantôt Jersey, tantôt la Belgique, et s'occupa à la fois de travaux littéraires et de photographie. En 1869, il fut, avec Paul Meurice et Vacquerie, un des fondateurs du *Rappel*, où il fit à l'Empire une guerre sans relâche, et dont il était encore un des plus actifs collaborateurs lorsqu'il mourut subitement à Bordeaux d'une congestion cérébrale. Son corps, transporté à Paris, fut conduit au Père-Lachaise le jour même de la révolution du 18 mars. Charles Hugo était un écrivain de talent. Il avait une imagination ardente et vive. Dans ses écrits littéraires, son style est souvent maniéré et précieux. Comme journaliste, il avait de la verve et du trait. On lui doit un certain nombre d'ouvrages : le *Cochon de saint Antoine* (1857); la *Bohême dorée* (1859); la *Chaise de paille* (1859); une *Famille tragique* (1860); une comédie en un acte : *Je vous aime* (1861). Lorsque Victor Hugo publia les *Misérables*, M. Charles Hugo tira de ce roman un drame qui fut représenté à Bruxelles, mais qui n'obtint que très-peu de succès.

HUGO (François-Victor), littérateur, frère du précédent, né à Paris en 1828. Comme son frère Charles, il fit avec succès ses études au lycée Charlemagne, collabora, de 1848 jusqu'au coup d'Etat, au journal l'*Evénement*, où il traita principalement les questions relatives à la politique étrangère, et fut condamné, en 1851, à la prison pour délit de presse.

M. François Hugo quitta la France, avec son père, après le 2 décembre 1851. Il employa ses années d'exil à étudier à fond la littérature anglaise et fut, en 1869, un des rédacteurs fondateurs du journal le *Rappel*, où ses articles lui valurent, à la fin de l'Empire, plusieurs condamnations. Plus froid, mais plus instruit que ne l'était son frère, il écrit d'un style plus ferme et plus châtié. Comme journaliste, il aime, à propos des événements contemporains, à chercher des leçons dans le passé et à s'appuyer sur l'histoire, surtout sur celle de la Révolution française. On lui doit : l'*Ile de Jersey, ses monuments, son histoire* ou la *Normandie inconnue* (1857, in-8°); les *Sonnets de Shakspeare*, traduits pour la première fois, avec une *introduction* (1857, in-18), et aussi la traduction des *Œuvres complètes* de Shakspeare (1860-64, 13 vol. in-8°), avec des études sur les œuvres et un classement nouveau. Dans cette traduction, d'une remarquable fidélité, et dans les études qui l'accompagnent, M. François Hugo a fait preuve d'un esprit critique plein de pénétration, et d'une connaissance approfondie de l'histoire et de la littérature anglaises du temps d'Elisabeth.

HUGOLÂTRE s. m. (u-go-lâ-tre — de *Hugo*, et de *latrie*). Partisan outré des opinions littéraires de Victor Hugo; admirateur outré de cet écrivain.

— Adjectiv. : *M. Carré fut jadis un romantique à tous crins*, HUGOLÂTRE *et racinophobe*. (Th. Gaut.)

HUGON s. m. (u-gon; *h* asp. — du germanique : ancien haut allemand *hugu*, *hugi*, intelligence, anglo-saxon *hyge*, scandinave *hugr*, gothique *hugs*, d'où *hugjan*, penser, *and-hugjan*, révéler, *af-hugjan*, aveugler, tromper, *ga-hugs*, pensée. Pictet soupçonne une affinité entre ces formes et les noms germaniques de l'œil : gothique *augô*, anglo-saxon *eage*, scandinave et ancien allemand *auga*, etc. Le nom propre *Hugon*, de *hugu*, intelligence, signifiait proprement *homme d'esprit*, *homme intelligent*). Superst. Sorte de fantôme qui, au dire des habitants de Tours, parcourait, pendant la nuit, la campagne et les remparts, maltraitant tous ceux qu'il rencontrait. ‖ On l'appelait souvent le *roi Hugon* ou le *roi Huguet*.

HUGON (Herman), érudit et jésuite belge. V. Hugo.

HUGONET ou **HUGON** (Guillaume), chancelier du duché de Bourgogne, exécuté à Gand en 1477. Il prit une part des plus actives aux affaires de son temps, accompagna à Trèves Charles le Téméraire, qui eut dans cette ville une entrevue solennelle avec l'empereur Frédéric, et contribua puissamment à amener la paix entre le duc de Bourgogne et Louis XI (1474). Ayant livré au roi de France le connétable de Saint-Pol, réfugié dans les Pays-Bas, Hugonet excita contre lui la haine du fils du proscrit (1476), qui saisit la première occasion de se venger. Ce fut, en effet, le comte de Saint-Pol qui excita contre Hugonet le peuple de Gand, lorsqu'on apprit que le chancelier avait consenti à remettre l'Artois entre les mains de Louis XI, à la condition que ce monarque donnerait des secours à Marie de Bourgogne contre les Gantois. Après la bataille de Nancy, Hugonet tomba entre les mains de ces derniers, et fut mis à mort malgré tous les efforts faits par la princesse Marie pour le sauver.

HUGONIACÉ, ÉE adj. (u-go-ni-a-sé; *h* asp. — rad. *hugonie*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre hugonie.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, composée du seul genre hugonie : *Les* HUGONIACÉES *sont des arbrisseaux de l'Inde*. (C. d'Orbigny.)

— **Encycl.** Les *hugoniacées* sont des arbrisseaux à feuilles alternes, presque opposées au voisinage des fleurs, ovales, entières ou un peu dentées, coriaces, lisses en dessus, tomenteuses en dessous, à stipules caduques. Les fleurs, solitaires à l'aisselle des feuilles, ont un calice à cinq sépales persistants; une corolle à cinq pétales oblongs; dix étamines hypogynes, à anthères introrses; un ovaire arrondi, à cinq loges, surmonté de cinq styles filiformes distincts. Le fruit est une baie charnue, divisée en cinq coques à une ou deux loges, renfermant chacune une ou deux graines. Cette famille ne comprend que le genre hugonie, qui a l'Inde pour patrie.

HUGONIE s. f. (u-go-nî; *h* asp. — de *Hugon*, méd. allem.). Bot. Genre d'arbrisseaux, type de la famille des hugoniacées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Inde.

— **Encycl.** Les *hugonies* sont des arbrisseaux à feuilles alternes, à rameaux souvent munis de deux vrilles ligneuses, recourbées en forme de corne; les fleurs simulent, par leur réunion, des corymbes axillaires ou terminaux; le fruit est charnu et renferme un noyau strié. Ces arbrisseaux croissent dans l'Inde; leur racine et leur écorce ont une odeur qui rappelle celle de la violette ou de l'iris de Florence; elles sont réputées, dans la médecine du pays, diurétiques et sudorifiques. On les emploie beaucoup contre la morsure des serpents, les poisons, contre les fièvres intermittentes et d'autres maladies. Elles sont inusitées en Europe.

HUGOU DE BASSVILLE, littérateur et diplomate français. V. Bassville.

HUGUENIN (Sulpice), révolutionnaire français, né en Lorraine vers 1750, mort vers 1803. Il avait été successivement avocat à Nancy, cavalier dans un régiment de carabiniers et commis de l'octroi de Paris, lorsque éclata la Révolution. Huguenin devint rapidement alors un des chefs des mouvements populaires du faubourg Saint-Antoine. Il prit part à la prise de la Bastille (14 juillet 1789), envahit, à la tête d'une bande, l'Assemblée législative, puis les Tuileries (20 juin 1792), s'empara, la veille du 10 août, de l'Hôtel de ville, d'où il chassa la municipalité, et se fit nommer président de la Commune. Il signa, le 30 août, des ordres qui remplirent de détenus les prisons de Paris, et donna le signal des massacres de septembre. Chargé ensuite de missions à Lyon, en Savoie, en Belgique, il se livra à des rapines et à des concussions de tout genre, fit, si l'on en croit Prudhomme, dont le témoignage est au reste fort suspect, amener à sa maison de Paris douze chariots chargés d'objets précieux pris en Belgique, se vit accusé de déprédations devant le conseil de la Commune, et parvint à se soustraire à une condamnation. Depuis lors, il vécut dans la plus profonde obscurité.

HUGUENIN (Jean-Pierre-Victor), statuaire français, né à Dôle en 1801, mort à Paris en 1860. Il étudia sous Ramey, puis à l'Ecole des beaux-arts (1825-1829). Au Salon de 1835, il envoya un *Hyacinthe mourant* qui lui valut une médaille, puis il exécuta un assez grand nombre de statues, notamment : *Odette de Champdivers*, *Charles VI*, la *Chute d'Eloa*, *Hébé*, *Scène du massacre des Innocents*, *Baigneuse*, *Psyché évanouie*, *Mater Dolorosa*, *Valentine de Milan* (1846), qu'on voit au jardin du Luxembourg, etc.; enfin des bustes, entre autres ceux du *Marquis de Fontanes*, de *Mlle de Fitz-James*, du *Baron Renaud*. Huguenin était un artiste laborieux, un praticien habile; mais il manquait d'originalité, et aucune de ses œuvres n'a eu un succès complet.

HUGUENINE s. f. (u-ghe-ni-ne; *h* asp. — de *Huguenin*, bot. savoisien.). Bot. Genre de plantes de la famille des crucifères, formé aux dépens des sisymbres, et dont l'espèce type croît sur les pelouses des Alpes.

HUGUENOT, OTE s. (u-ghe-no, o-te; *h* asp. — V. l'étym. à la partie encycl.). Nom injurieux donné aux calvinistes par les catholiques de France : *On mande de tous côtés que ce grand armement du prince d'Orange tombe enfin sur la France, où les* HUGUENOTS *remuent de toutes parts*. (Boss.)

— Fam. Catholique peu fervent, qui ne se conforme pas aux prescriptions de sa religion : *Vous manquez la messe*, HUGUENOTE!

— s. f. Métrol. Monnaie de peu de valeur, qui remontait à Hugues Capet.

— Econ. domest. Petit fourneau de terre ou de fer, sur lequel on place une marmite. ‖ Vaisseau de terre sans pieds, pouvant se placer sur un fourneau.

— Art. culin. *Œufs à la huguenote*, Œufs cuits dans du jus de mouton, manière de les accommoder que les catholiques ne pouvaient se permettre aux jours maigres, et qui ne convenait qu'aux huguenots.

— Adj. Qui a rapport aux huguenots : *Parti* HUGUENOT. *Faction* HUGUENOTE. *Quand le fiel* HUGUENOT *s'épanche sur un catholique, ce n'est pas pour quelques gorgées*. (L. Veuillot.)

— **Encycl.** *Huguenot*, que l'on trouve aussi écrit *huguenaud* et *aignot* dans les documents du temps, est un terme de mépris sous lequel les catholiques français du XVIe siècle désignaient les protestants et plus particulièrement les calvinistes, et dont ceux-ci se parèrent ensuite, comme il arriva pour les *gueux* des Pays-Bas et pour les *sans-culottes* de notre histoire révolutionnaire.

Les auteurs sont restés longtemps indécis sur l'origine aussi bien que sur la signification du mot *huguenot*; « chacun en a devisé à son appétit, » dit Pasquier, qui, lui-même, n'a pas trouvé l'étymologie véritable; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que les contemporains eux-mêmes en ont été réduits à émettre une curieuse série de conjectures, que nous allons dérouler, et parmi lesquelles il y en a de véritablement folles. Cependant Tavannes et Jean Diodati avaient donné l'étymologie vraie, celle qui fait dériver *huguenot* du mot allemand *eidgenossen* (liés par serment, confédérés); mais leur opinion avait été rejetée. Nous allons passer en revue toutes les conjectures que M. Rabutaux a très-bien résumées dans un excellent article de l'*Encyclopédie moderne*.

« Il est peu de mots, dit-il, sur l'origine desquels on ait plus disputé et l'on se soit moins accordé. Il forme certainement un des chapitres les plus curieux de la philologie pendant les deux derniers siècles, et il donna lieu aux conjectures les plus extravagantes. Loin de moi la pensée de médire de la science étymologique; mais il n'en coûte rien, même à ceux qui, comme moi, l'estiment le plus, d'avouer qu'à son début elle s'est bien souvent fourvoyée. » Hérand et le maréchal de Montluc ne font pas difficulté de confesser leur ignorance. Ceux-là sont les sages, il convient de les mettre hors de cause. Pasquier, moins prudent, consacre tout un chapitre à l'exposition des opinions émises de son temps sur ce sujet. Son témoignage n'a de poids qu'en ce qu'il affirme avoir entendu cette appellation « dans la bouche de quelques siens amis tourangeaux, » huit ou neuf ans avant l'affaire d'Amboise. Le mot daterait donc, suivant lui, de 1551 ou 1552; mais les auteurs sont unanimes à dire qu'il n'était employé jusqu'alors qu'en Touraine et que ce ne fut qu'après 1562 qu'il se répandit dans le reste de la France.

Selon Duverdier, il vient du nom de Jean Hus, le célèbre novateur qui fut brûlé par les Pères du concile de Constance, « comme qui diroit les guenons de Hus. » Jean de La Haga le dérive du nom d'un certain Hugues, sacramentaire du temps de Charles VI. D'autres y voient une allusion à la conduite que suivaient les réformés, fidèles à la fortune des descendants de *Hugues* Capet et ennemis des Guises, rivaux de la maison de France. Coquille émet cet avis, et Le Duchat paraît l'adopter en faisant observer que *huguenot* est usité comme diminutif de *Hugues*. Valois affirme que les mots *Hugues* et *Hue* sont synonymes et qu'après avoir été longtemps employés comme noms d'hommes ils sont devenus aussi depuis, comme *Gille*, des termes de mépris, et qu'ils furent appliqués, avec cette intention, aux réformés, comme qui dirait des *huets* ou des *huguets*. Castelnau, avec plus d'érudition que de sens commun, va chercher une maille ou petite monnaie du temps de Hugues Capet, nommée *huguenot*, pour en faire la marraine des calvinistes. Les femmes des environs d'Amboise, très-versées, comme chacun sait, dans la numismatique, voyant fuir les conjurés poursuivis, s'écriaient que c'étaient de pauvres gens qui ne valaient pas des *huguenots*. La ville de Tours ayant été l'une des premières en France où le mot *huguenot* fut en usage, on le rattacha à un certain roi *Hugon*, revenant sous forme de lutin ou loup-garou, qui passait pour rôder dans les rues pendant la nuit, soit qu'à cause de leurs assemblées de nuit on considérât les réformés comme les disciples du roi Hugon, soit parce que ces assemblées avaient lieu dans une tour de la ville qui avait pris du célèbre farfadet le nom de Hugon. Cette opinion est celle de Théodore de Bèze, de d'Aubigné, de de Thou, de Pasquier, du P. Daniel et de la plupart des anciens historiens, comme La Popelinière, Davila et Strada. Voici ce que dit à ce sujet Th. de Bèze, dans son *Histoire ecclésiastique* (1580) :

« Or, pour ce qu'il a esté fait mention de ce mot de *huguenot*, donné à ceux de la religion réformée durant l'entreprise d'Amboise, et qui leur est demeuré depuis, j'en dirai un mot en passant, pour mettre hors de doute ceux qui en cherchent la cause assez à l'égarée. La superstition de nos devanciers jusques à vingt et trente ans en çà estoit telle que, presque par toutes les bonnes villes du royaume, ils avoient l'opinion que certains esprits faisoient leur purgatoire en ce monde après leur mort, qu'ils alloient de nuict par la ville battans et outrageans beaucoup de personnes, les trouvans par les rues. Mais la lumière de l'Evangile les a fait esvanouir, et nous a appris que c'estoient coureurs de pavés et ruffiens. A Paris, ils avoient le moine bourru, à Orléans le mulet Odet, à Blois le lougarou, à Tours le roy *Huguet*, et ainsi des autres villes. Or, est-il ainsi que ceux qu'on appeloit luthériens estoient, en ce temps-là, regardés de jour si près qu'il leur falloit nécessairement attendre la nuict pour s'assembler, pour prier Dieu, prescher et communiquer aux saincts sacrements : tellement qu'encore qu'ils ne fissent peur ni tort à personne, n'est-ce que les prestres par dérision les firent succéder à ces esprits qui rôdoient la nuict. De cela advint, ce nom estant tout commun en la bouche du menu peuple, d'appeler ceux de la religion *huguenots* au pays de Touraine, et premièrement à Tours que ceux de la religion s'assemblans de nuict furent surnommés *huguenots* comme s'ils eussent esté la troupe de leur roy *Huguet* : et pour ce que la première descouverte de l'entreprise d'Amboise se fit à Tours, qui en baillèrent avertissement sous ce nom de *huguenots*, ce sobriquet leur en est demeuré. »

Les historiens qui ont fait dériver *huguenots* de Hugues Capet sont moins nombreux. C'est cependant l'opinion qu'a adoptée Elie Benoît dans son *Histoire de l'édit de Nantes*. Fetizon, pasteur réfugié à La Haye, donne, dans son *Apologie des réformés* (1683), les raisons de cette hypothèse : « Le titre de *huguenots* est

un titre glorieux, dit-il, puisqu'il montre que ceux à qui on le donnoit estoient les fidèles partisans des descendans de Hugues Capet. C'est ce que déclare l'historien flamand Haræus. Laval met entre les diverses origines de ce mot le nom de Hugues, qui ne peut être que celui de Hugues Capet. Mais les réformés contemporains disent nettement, dans leurs remonstrances, que les Guises les appeloient *huguenots*, en dérision de ce qu'ils soutenoient les descendants de Hugues Capet. Ainsi, quand Mézeray aurait de bonnes preuves, comme il dit, que ce mot vient du terme suisse qui signifie *associé*, il y a apparence que ce furent les Guises qui changèrent ce terme suisse, pour en faire dans leur sens un terme d'insulte. »

Mais ce n'est pas tout encore; il en est qui le dérivent tout simplement de l'interprétation : *hue guenaux!* que l'on adressait, disent-ils, aux protestants : *guenaux*, dans la langue du XVIe siècle, est synonyme de lépreux, de mendiants couverts d'ulcères. L'opinion de Caseneuve est beaucoup plus savante, mais n'est pas plus heureuse. Il voit dans le mot *huguenot* une transformation du verbe flamand *heghenen*, ou, selon la prononciation flamande, *huguenen*, qui signifie *purifier*, et il rattache assez ingénieusement cette étymologie au nom de *puritains* et à la secte des *cathares, katharos*, pur. Tavannes cite des philologues qui expliquaient *huguenots* par *ut nos*, sans prendre la peine de nous dire les excellentes raisons qu'ils pouvaient invoquer en faveur de cette savante opinion. Des Accords, pour éclairer le débat, nous raconte une petite anecdote : « Après la découverte de la conspiration d'Amboise, un jeune gentilhomme allemand, pris parmi les conjurés, est amené au cardinal de Lorraine. Celui-ci l'interroge : « Huc nos, *serenissime princeps, advenimus*, » lui répond le pauvre prisonnier en commençant sa harangue, et « voilà la vraie cause du mot, dit prudemment Des Accords, s'il n'y en a d'autre meilleure. » Pasquier appelle cette étymologie une chose ridicule, et il a raison. En voici une autre qui ne l'est pas moins; c'est celle qui tire le mot « *a gnosticis hereticis qui luminibus exstinctis sacra faciebant*. » C'est encore Des Accords qui la rapporte; il a la main malheureuse. Mais voici le triomphe de la science étymologique. Le monde savant doit cette explication à Guill. Robert, qui prétendait l'avoir puisée dans un livre de luthérien. C'est un trait de mœurs en même temps qu'une découverte philologique. Calvin, fils du diable et diable lui-même, avait eu pendant longtemps des relations plus ou moins légitimes avec un démon femelle nommé *Nox*. Or, ce sectaire, dans certains moments, avait coutume de s'écrier *Huc Nox!* L'incube, qui ne savait pas le latin, prit ces mots pour un nom propre et le donna au fruit de ce mystérieux commerce; ce mariage de Calvin et des ténèbres, d'où s'engendre la nuit, n'est évidemment qu'une allégorie.

Il est temps d'en venir à la véritable étymologie. Ce qui n'est pas flatteur pour les étymologistes d'autrefois, c'est qu'elle avait été depuis bien longtemps proposée sans mettre fin à la querelle. Jean Diodati, Tavannes, le P. Maimbourg, H. Sponde, etc., donnent tous pour origine du mot *huguenot* le mot allemand *eidgenossen*. Le Père Maimbourg, préoccupé par le sens que ce mot reçut chez nous, l'interprète inexactement, et le traduit par *alliés en la foi*. Jean Diodati, Mézerai et Henri de Sponde l'interprètent avec plus de raison dans le sens d'alliés, ligués ou *fœderati*, et Tavannes, dépassant le but, le considère comme une allusion à l'état démocratique que les premiers ministres voulaient introduire en France et comme un mot de passe et une désignation secrète dont ils se servaient entre eux. *Huguenot* vient donc de *eidgenossen*, lié par serment, de *eid*, serment, *genoss*, associé. Ce mot, d'origine germanique, devint, en France, *huguenot*, et « les courtisans, se cuidant inocquer, » dit Pasquier, l'appliquèrent aux sectateurs de Calvin.

Ce qui donne du poids à cette étymologie, c'est qu'elle est confirmée par bon nombre de témoignages contemporains, de documents où l'on trouve le mot *huguenot* écrit *eidgnot* et *aignot*. Ainsi, dans la *Responce des triumvirs à la Déclaration faite à Orléans le* 8 *avril* 1562, *par M. le prince de Condé, etc.*, on lit les passages suivants : « Le roi de Navarre se laissoit-il circonvenir par les paroles, comme les *aignos* s'efforcent le prince de Condé?... La conjuration faite dernièrement à Orléans, baptisée *association* en françois, et en genevois *aignossen*, a trop découvert le fait... »

Cette étymologie est aujourd'hui admise par tous les historiens, Michelet, Mignet, Henri Martin, etc.; elle a été très-savamment appuyée par M. Ampère dans son *Histoire de la formation de la langue française*.

Cependant Th. de Bèze, d'Aubigné, de Thou, se sont-ils complétement trompés en rapportant l'étymologie du mot *huguenot* au roi Hugon de la légende tourangelle, et d'autres en la rapportant à Hugues Capet? Non, probablement. L'appellation *eidgenossen*, *eignots*, qui est la vraie, était trop savante pour être admise si rapidement par le peuple, si elle n'avait pas été un peu aidée par quelque légende populaire. Aussi nous rallions-nous à l'opinion de M. Henri Martin : « On nomma *eignots*, dit-il, les réformés genevois lorsqu'ils se furent alliés à une partie des Suisses allemands pour s'affranchir du duc de Savoie. Ce nom passa en France, mais assez obscurément, jusqu'à ce que le peuple de Tours en eût fait la fortune par une circonstance assez singulière. Les Tourangeaux entendirent parler des *eignots*, sans savoir le sens de ce mot étranger; ils en firent des *huguenots* et prétendirent que c'étaient les gens du roi Hugon, parce qu'ils rôdaient dans l'ombre comme lui et tenaient leur sabbat la nuit. Les catholiques firent de ce nom une injure; les protestants s'en firent un titre de gloire et voulurent que *huguenot* signifiât défenseur de la race de Hugues Capet contre les Lorrains. »

Du mot *huguenot*, on en a tiré d'autres qu'il nous suffira de rappeler ici : on appelait *huguenote* un vase garni d'un couvercle, dans lequel, dit-on, on portait leur modeste repas aux calvinistes éloignés de la maison pour assister à leurs assemblées. On nommait encore ainsi une jatte d'étain, désignée à Metz par une allusion analogue sous le nom de *prêcheresse*, et enfin, selon l'Académie, un petit fourneau avec sa marmite. Voilà des enfants certainement indignes de leur père...

Huguenots (LES), opéra en cinq actes, paroles de Scribe et Emile Deschamps, musique de Giacomo Meyerbeer, représenté pour la première fois à l'Académie royale de musique le 29 février 1836. Ce chef-d'œuvre a sa place marquée dans l'histoire de l'art musical au XIXe siècle, à côté de *Guillaume Tell*, de la *Juive* et de la *Muette*; mais il ne saurait leur être comparé. Conçu dans le courant d'idées du romantisme, il n'a survécu à cette école artistique et littéraire que parce qu'il en a exprimé les beaux caractères. Meyerbeer a su donner aux épisodes descriptifs un cachet historique toujours intéressant et élevé; mais il a animé d'un souffle de vie et de passion ces tableaux multipliés à profusion dans le poëme. Il y a même une gradation, un *crescendo* habilement calculé et dont le mérite incombe au seul musicien; car l'interprétation se développe, sous ce rapport, dans des proportions bien plus vastes que le thème. Les habitudes galantes de la cour des Valois sont exprimées tour à tour avec *brio* et folie dans l'introduction : *Bonheur de la table;* avec une grâce étudiée dans la romance accompagnée sur la viole d'amour : *Plus blanche que la blanche hermine*. L'entrée de Marcel, le choral de Luther et la chanson huguenote sont un intermède qui indique l'ordre d'idées dans lequel le drame va se dérouler. Les accents sont ici plutôt durs que mâles, et font contraste avec ceux des jeunes seigneurs. Tout ce qui suit forme un tableau correspondant au premier; c'est la contre-partie féminine de la scène d'orgie et de plaisir; mais nous sommes au *pays de Tendre*. La morbidesse et la voluptueuse langueur y règnent. C'est la cavatine du page due à la collaboration de M. Emile Deschamps : *Nobles seigneurs, salut!* qui sert de transition; puis vient le grand air : *O beau pays de la Touraine*, suivi du chœur délicieux des baigneuses, de la scène du bandeau et du duo : *Beauté divine, enchanteresse*. C'est ensuite que commence l'œuvre dramatique proprement dite. Elle s'ouvre en mettant en présence les étudiants huguenots et les catholiques. Ici, la partialité et l'esprit général de l'opéra se dissimulent mal; car autant le *rataplan* a une allure franche et sympathique, autant les litanies sont pleurardes et languissantes. La ronde des bohémiennes, si originale, et le chant du couvre-feu nous préparent bien à des scènes étranges et lugubres. La passion de l'amour éclate pour la première fois dans le magnifique duo entre Marcel et Valentine : *Dans la nuit où seul je veille*. Le septuor du duel accuse avec plus de force le fanatisme des deux partis que toutes les escarmouches précédentes. Enfin l'action arrive à son paroxysme dans la scène de la conjuration et de la bénédiction des poignards, écrite aussi par M. Emile Deschamps. Les masses chorales et instrumentales se réunissent pour produire un des plus beaux effets qui existent au théâtre. Les entraînements de l'amour, les résistances de l'honneur ne le cèdent pas en puissance d'expression dans l'immortel duo du quatrième acte, dû à l'inspiration poétique du même auteur : *Où je vais?... secourir mes frères; Tu l'as dit, oui tu m'aimes*. Enfin la catastrophe est consommée à la fin du grand trio : *Savez-vous qu'en joignant vos mains dans les ténèbres?* On voit par quelle suite savante et habilement ménagée Meyerbeer est arrivé à produire des effets puissants et irrésistibles. Mlle Falcon, Nourrit, Duprez et Levasseur ont été de dignes interprètes de cette œuvre admirable.

HUGUES (saint), archevêque de Rouen, petit-fils de Pépin d'Héristal, né dans le courant du VIIe siècle, mort à Jumiéges le 9 avril 730. Son père, Drogon, avait été fait duc de Champagne. Hugues profita du pouvoir et des richesses de sa famille pour doter magnifiquement les abbayes de Fontenelle et de Jumiéges. Fait archevêque de Rouen (722), il administra concurremment les diocèses de Paris et de Bayeux, et se distingua par ses bonnes œuvres. Il fut canonisé. L'Eglise l'honore le 8 avril. Les actes de saint Hugues de Rouen sont pleins de fables ridicules.

HUGUES (saint), abbé de Cluny, né à Semur, dans le Brionnais, en 1024, mort à Cluny en 1109. Il fut élu abbé en 1049, donna un grand accroissement à son monastère, imposa aux moines de son ordre une sévère discipline et fit fleurir parmi eux les lettres et les sciences. Le pape saint Léon, qui l'avait en haute estime, le chargea d'une mission difficile en Hongrie. A partir de ce moment, il se vit consulté sur les questions les plus graves agitées en France et à Rome; il fut, à plusieurs reprises, légat apostolique. Lors de la querelle qui eut lieu entre Grégoire VII et l'empereur, Hugues, dont la prudence était extrême, refusa de se prononcer, et se contenta de jouer entre eux le rôle de médiateur. On a de lui des *Lettres* et des *Règlements*, insérés dans la *Bibliotheca Cluniacensis*. L'Eglise l'honore le 29 avril.

HUGUES (saint), évêque de Grenoble, né à Châteauneuf-sur-Lers, près de Valence, en 1053, mort en 1132. Il fut d'abord pourvu d'un canonicat à l'église de Valence, seconda Grégoire VII dans sa lutte contre les prélats simoniaques de France, fut élu au siége de Grenoble dans le concile d'Avignon, et consacré par le pontife en personne (1080). Deux ans plus tard, fatigué du poids de l'épiscopat, il se retira au monastère de la Chaise-Dieu; mais il fut rappelé sur son siége par ordre de Grégoire, établit saint Bruno et ses compagnons dans les solitudes où s'éleva plus tard la Grande-Chartreuse, assista à plusieurs conciles, et fut canonisé deux ans après sa mort, surtout en mémoire de son zèle pour la cause ultramontaine. On le regarde comme l'auteur du célèbre *Cartulaire de l'Eglise de Grenoble*, dont quelques extraits ont été publiés dans les *Mémoires pour servir à l'histoire du Dauphiné*, par Allard. Il est honoré le 1er avril.

HUGUES, roi d'Italie, né en Provence vers la fin du IXe siècle, mort en 947. Il était fils de Thibault, comte d'Arles. Les intrigues d'Hermengarde, sa sœur utérine, devenue marquise d'Ivrée, le firent proclamer roi d'Italie par les barons assemblés. Il passa aussitôt en Italie, battit à Novare son compétiteur, Rodolphe II, et inaugura dès lors un règne odieux, où la perfidie le dispute à la cruauté et à la débauche. Il épousa publiquement la courtisane Marozia, fit crever les yeux à son propre frère, Lambert, qu'il soupçonnait de conspiration, et finit par ameuter contre lui la population. Chassé de Rome par son beau-frère, Albéric, il essaya d'y rentrer après avoir battu Arnold, duc de Bavière, fit un traité avec lui et lui donna sa fille en mariage. Bientôt après, il entra en guerre avec son autre beau-frère, Bérenger, se vit enfin abandonné de tous les siens, et fut contraint d'accepter les conditions de Bérenger, qui s'empara de l'autorité effective, en laissant à Hugues le titre de roi. Lassé bientôt de cette tutelle humiliante, il abandonna l'Italie et vint mourir en Provence. Hugues n'a pas laissé un souvenir bien estimable; mais, en ce temps d'intrigues et de troubles, on ne peut lui contester d'avoir tenté, habilement et énergiquement, par des moyens où la morale, il est vrai, peut trouver à redire, d'établir un gouvernement stable.

HUGUES LE BLANC ou **LE GRAND**, comte de Paris et duc de France, fils du roi Robert, né vers la fin du IXe siècle, mort en 956. Son surnom de **Grand** lui venait de ses immenses domaines; il était le plus puissant des barons de tout le pays compris entre la Seine et la Loire. Après la mort de son père, tué à la bataille de Soissons (923), il vainquit Charles le Simple, mais dédaigna le titre de roi et le laissa prendre à son beau-frère, Raoul de Bourgogne. Au milieu de l'agonie des carlovingiens, il paraît n'avoir eu d'autre préoccupation que d'étendre ses domaines et de préparer la grandeur de sa famille, qui exerçait déjà l'autorité royale, bien qu'elle hésitât encore à monter sur le trône. Outre ses possessions laïques, il était titulaire des abbayes de Saint-Denis, de Saint-Germain des Prés et de Saint-Martin de Tours. Cet abbé féodal ne fut occupé, pendant toute sa vie, que de guerres, d'intrigues et de trahisons; il soutint tour à tour, et au gré de ses intérêts, Charles et Raoul; favorisa l'élévation de Louis d'Outre-Mer; s'allia ensuite contre lui au duc de Normandie, et, plus tard, à Othon, roi de Germanie, le fit prisonnier, et se fit céder Laon, la capitale des derniers carlovingiens. Toutefois, il lui rendit ses possessions, et se reconnut de nouveau son vassal par le traité de 950. Après la mort de Louis, il laissa couronner son fils Lothaire, âgé de treize ans, dédaignant pour la troisième fois de s'emparer de la couronne; mais il se fit donner l'investiture du duché d'Aquitaine par le prince enfant. Il mourut peu après, laissant son duché de France à l'aîné de ses fils, qui devait consommer la ruine de la race abâtardie de Charlemagne.

HUGUES CAPET, roi de France, fondateur de la dynastie des capétiens, fils aîné du précédent, né vers 946, mort en 996. Son surnom de **Capet** ou **Chapet** lui venait de la grosseur de sa tête ou d'une coiffure, d'une chape qu'il portait habituellement (sans doute comme abbé laïque de plusieurs monastères), ou bien encore, suivant une conjecture de M. Henri Martin, de son caractère opiniâtre (de *caput*, tête; son nom signifierait alors *Hugues l'entêté*). Il n'avait que dix ans lorsque, à la mort de son père, il hérita du duché de France et du comté de Paris, sous la tutelle de sa mère. Sa minorité fut une sorte de trêve à la longue lutte de sa famille et de son parti contre les derniers carlovingiens. Le roi Lothaire était également mineur, et il semble qu'à cette époque le puissant roi de Germanie, Othon, oncle du duc de France et du roi, ait exercé une grande influence sur les affaires intérieures. M. Augustin Thierry, ainsi que la plupart des historiens modernes, en mettant en lumière le caractère tout germanique des carlovingiens, représente les capétiens comme les chefs du parti national. A l'avénement d'Othon II, poussé peut-être par Hugues Capet, Lothaire fit acte d'indépendance, tenta de reculer jusqu'au Rhin la frontière de son royaume, et vint séjourner en vainqueur dans le palais d'Aix-la-Chapelle. Mais cette velléité ne servit qu'à amener en France une armée de 60,000 Allemands, qui vinrent camper sur les hauteurs de Montmartre. Le roi franc se lia de nouveau avec la puissance germanique par un traité qui mécontenta les grands et fortifia le parti de son adversaire. Aucune révolte, cependant, n'eut lieu jusqu'à la fin de son règne. Mais l'autorité de Hugues, qu'on appelait le *grand duc*, croissait de plus en plus à côté de l'affaissement de la vieille dynastie. « Lothaire n'est roi que de nom, écrivait Gerbert; Hugues l'est en fait et en œuvres. » On a peu de détails sur cette partie obscure de nos annales. Une chronique découverte récemment, celle de Richer, jette cependant quelque lumière sur l'importante révolution qui donna définitivement la couronne à la troisième race. Après la mort de Louis (987), qui n'avait survécu qu'un an à son père Lothaire, l'assemblée des barons, réunie à Senlis, écartant les prétentions de Charles, duc de Lorraine et frère de l'avant-dernier roi, éleva à la dignité royale le puissant duc de France, qui fut sacré à Noyon le 1er juillet suivant. Ainsi fut irrévocablement consommée la déchéance de la dynastie carlovingienne. « L'avénement de la troisième race, dit M. Augustin Thierry, est, dans notre histoire nationale, d'une bien autre importance que celui de la seconde; c'est, à proprement parler, la fin du règne des Francs et la substitution d'une royauté nationale au gouvernement fondé par la conquête. » Au reste, ce changement de dynastie fut à peine remarqué des seigneurs indépendants des provinces au delà de la Loire. Au moment où la féodalité se constituait et s'enracinait dans le sol, la royauté n'avait pas une grande importance. Toutefois, elle reprit une nouvelle vie avec les Capets, puissants seigneurs eux-mêmes et capables de lutter contre les grands vassaux, tandis que les derniers carlovingiens étaient souvent dominés par les moindres barons. Charles de Lorraine fit valoir ses prétentions par les armes et s'empara de Laon (988). Trahi par l'un des siens, il fut livré à Hugues Capet, qui l'envoya mourir dans la prison d'Orléans. Ses fils, les derniers de la race de Charlemagne, se réfugièrent en Allemagne, où leur postérité s'éteignit obscurément dans le XIIIe siècle. A dater du règne de Hugues Capet, l'hérédité de la couronne s'établit d'une manière plus régulière et plus indépendante des grands. Ce prince fit couronner son fils de son vivant, usage qui fut, en général, suivi par ses successeurs. Autant que le peu de monuments qui nous restent permet de l'apprécier, ce fondateur de dynastie dut son élévation à la force des choses bien plutôt qu'à ses qualités personnelles, et il n'eut rien qui rappelât le caractère de ses grands aïeux, Robert le Fort et Eudes. Mais il eut pour lui l'Eglise et la féodalité, deux puissances qu'il favorisa peut-être trop exclusivement.

HUGUES Ier, duc de Bourgogne, né vers 1040, mort en 1093. Il succéda, en 1075, à son grand-père, Robert Ier, parvint, avec l'aide de son beau-père Guillaume, comte de Nevers, à chasser de Bourgogne ses deux oncles, qui lui disputaient la souveraineté, et gouverna ses Etats avec modération et sagesse. Le chagrin que lui fit éprouver la perte de sa femme, Sibylle, fut tel, qu'il abdiqua en faveur de son frère, Eudes, et se retira à l'abbaye de Cluny, où il embrassa la vie monastique.

HUGUES II, dit **Borel** ou **le Pacifique**, duc de Bourgogne, mort en 1142. Il était neveu du précédent. Lorsque son père, Eudes, se rendit à la croisade, en 1097, il administra le duché pendant son absence, et lui succéda en 1103. Ce prince gagna l'affection des grands et du peuple, et garantit, pendant quarante ans, ses Etats des malheurs de la guerre. Il avait accompagné, en 1109, Louis le Gros dans son expédition contre les Normands.

HUGUES III, duc de Bourgogne, né vers 1150, mort en 1193. Il était fils d'Eudes II, à qui il succéda, sous la tutelle de sa mère, Marie de Champagne, en 1162. En 1171, Hugues se rendit en Palestine, fonda, à son retour, la Sainte-Chapelle de Dijon, pour remplir un vœu qu'il avait fait dans un moment d'extrême péril, eut à combattre plusieurs de ses vassaux, entre autres le comte de Nevers (1174) et le sire de Vergy (1185), qui appela à son secours Philippe-Auguste; concéda le droit de commune aux Dijonnais (1187), et répudia, en 1188, Alix de Lorraine pour épouser Béatrix de Viennois. En 1190, il accompagna Philippe-Auguste à la croisade, assista à la prise d'Acre, prit le commandement des troupes françaises et bourguignonnes, après

le départ du roi de France, combattit à Ascalon, puis marcha sur Tyr, où il mourut peu après.

HUGUES IV, duc de Bourgogne, né en 1212, mort en 1272. Il succéda à son père, Eudes III, sous la tutelle de sa mère, Alix de Vergy. Il agrandit ses Etats des comtés de Châlons, d'Auxonne, etc., suivit saint Louis à la croisade (1248), fut fait prisonnier à la bataille de la Massoure, recouvra la liberté en même temps que saint Louis, et fut fait roi de Thessalonique par Beaudoin, empereur de Constantinople (1265). Il eut dix enfants de ses deux femmes, Yolande de Dreux et Béatrice de Champagne.

HUGUES V, duc de Bourgogne, mort en 1315. Il succéda, en 1305, à son père, Robert II. Ce prince, doux, pacifique et bienfaisant, gouverna ses Etats avec sagesse, fit des règlements sur les monnaies et confirma les priviléges accordés à la ville de Dijon. Il était sur le point d'épouser Jeanne de France, fille de Philippe V, lorsqu'il mourut.

HUGUES LE GRAND, comte de Vermandois, troisième fils du roi de France Henri Ier, né en 1057, mort à Tarse (Cilicie) en 1102. Son surnom de **Grand**, très-fréquent dans la famille capétienne, n'implique nullement de grandes qualités ni de grandes actions chez celui qui le portait. Hugues fit partie de la première croisade (1096), fut fait prisonnier par ordre de l'empereur Alexis, délivré par Godefroy de Bouillon, et assista à la bataille de Dorylée et aux siéges de Nicée et d'Antioche. Chargé d'une mission à Constantinople, il s'enfuit en Europe, et, pour se laver de l'accusation de lâcheté, revint en Palestine, fut blessé près de Nicée, et alla mourir à Tarse des suites de sa blessure. Il fut la tige de la seconde maison de Vermandois.

HUGUES, comte de Champagne, né dans la seconde moitié du XIe siècle, mort dans la première moitié du XIIe. Il prit part à l'expédition dirigée par l'empereur Henri IV contre les Flamands (1102), se rendit en Palestine en 1113, 1121 et 1125, se fit recevoir au nombre des chevaliers du Temple et se signala par un grand nombre de fondations pieuses. Il ne voulut pas reconnaître le fils, Eudes, qu'il avait eu d'Elisabeth de Bourgogne. Il mourut en terre sainte, après avoir légué ses Etats à son neveu Thibault. Quelques historiens assurent qu'il les lui avait vendus.

HUGUES (Guillaume D'), prélat français, né à Pujols (Languedoc), mort à Embrun en 1646. Il était supérieur général de l'ordre des cordeliers, lorsque Henri IV le chargea de diverses missions diplomatiques en Italie, en Angleterre et en Allemagne. Ce fut lui qui accompagna en Espagne Elisabeth de France, devenue femme de Philippe IV, et qui négocia en Angleterre le mariage d'Henriette-Marie avec le prince de Galles. Ce fut également lui qui sacra archevêque d'Aix un frère de Richelieu (1626). Il était, depuis 1612, archevêque d'Embrun, dont il embellit la cathédrale et le palais épiscopal.

HUGUES (Victor), célèbre administrateur français, né à Marseille vers 1770, mort en 1826. Il partit, jeune encore, pour Saint-Domingue. Il y dirigeait la manutention militaire, au moment où éclata la Révolution française. Obligé de fuir, en 1793, par suite du triomphe du parti réactionnaire, il vint se fixer à Brest, et fut choisi pour accusateur public du tribunal révolutionnaire de cette ville. La Convention le choisit, avec Lebas, pour commissaire aux îles du Vent. Ils trouvèrent, en arrivant, toutes nos possessions des Antilles livrées aux Anglais par les planteurs. Victor Hugues débarqua à la Basse-Terre avec 800 hommes, battit le général Graham, l'obligea à capituler, et, par un prodige d'énergie, chassa successivement l'ennemi de la Guadeloupe, de Sainte-Lucie, de Saint-Martin, de Saint-Eustache, des Saintes, de la Désirade et de Marie-Galante. On put lui reprocher quelques excès de pouvoir, mais il avait sauvé les colonies, et le Directoire le nomma gouverneur de la Guyane (1799). Il remplit ce poste jusqu'en 1808, époque où l'arrivée inopinée d'une armée anglo-portugaise l'obligea à capituler. Traduit, à son retour en France, devant un conseil de guerre, il fut absous à l'unanimité. Il retourna alors à Cayenne; mais, devenu aveugle en 1822, il revint en France, et vécut depuis dans le département de la Gironde.

HUGUES D'AMIENS, archevêque de Rouen, né vers la fin du XIe siècle, mort en 1164. Il appartenait à la famille de Boves, qui se disait alliée à celle des comtes d'Amiens. Il entra de bonne heure au monastère de Cluny. Nommé, en 1113, prieur de Saint-Martial de Limoges, et successivement prieur de Saint-Pancrace de Leuves, et abbé de Reading (Angleterre), il fut élevé à l'archevêché de Rouen en 1130. Il garda cette dignité pendant trente-quatre ans. C'était un homme politique sans cesse mêlé aux querelles qui divisaient dès lors l'Eglise et l'Etat. L'autorité de son nom, jointe à son mérite personnel, lui avait acquis une influence considérable, et aux conciles de Reims, de Pise et de Paris, auxquels il assista, son opinion entraînait d'ordinaire celle de l'assemblée.

On possède de lui : sept livres de *Dialogues sur le souverain bien*, insérés dans les *Anecdota* de dom Martène; trois livres sur l'*Eglise et ses ministres*, où il traite de liturgie et d'administration; trois livres *A la louange de la mémoire;* une *Explication du symbole des apôtres et de l'oraison dominicale;* un traité de l'*Œuvre des six jours;* une *Vie de saint Adjuteur;* des *Lettres* à Louis le Jeune et à l'abbé Suger. Hugues d'Amiens n'affiche pas d'opinions personnelles; il se contente d'exposer les idées reçues et de grouper les autorités sur lesquelles elles s'appuient. Il n'a donc qu'un intérêt historique. Il est utile à consulter pour connaître les opinions du temps en ce qui concerne la religion et la manière dont se gouvernait le monde féodal.

HUGUES DE BRETEUIL, évêque de Langres, mort en 1051. Fils d'un comte de Breteuil, il parvint au siége épiscopal de Langres en 1031; mais, loin de donner l'exemple des vertus, il commit une telle quantité de crimes, d'adultères, etc., qu'il fut cité à comparaître devant le concile de Reims, pour rendre raison de sa conduite. Sentant qu'il lui serait impossible de se justifier, Hugues s'enfuit, fut excommunié, se rendit alors nu-pieds à Rome, et se jeta aux genoux du pape, qui lui donna l'absolution de ses crimes. Il mourut en revenant en France. On a de lui une *Lettre* sur les erreurs de Bérenger, qui a été publiée avec les œuvres de Lanfranc.

HUGUES DE CASTRO-NOVO, théologien anglais qui vivait au commencement du XIVe siècle. Il appartenait à l'ordre des frères mineurs. On a de lui, en manuscrit, un commentaire sur les *Sentences* de Pierre Lombard, un long ouvrage intitulé *De laudibus Mariæ*, un traité *De finali judicio*, et on lui attribue un traité *De victoria Christi contra Antechristum*, imprimé en 1471. Hugues partageait, en philosophie, les idées de Duns Scot.

HUGUES DE CHAMPFLEURI, prélat français, mort à Paris en 1175. Il était chancelier de France depuis 1151, lorsqu'il fut nommé évêque de Soissons (1159). Il n'en continua pas moins à remplir ses fonctions politiques jusqu'en 1171, époque où il tomba en disgrâce et se retira à l'abbaye de Saint-Victor, à Paris. On a de Hugues de Champfleuri un grand nombre de lettres intéressantes qui ont été publiées dans la collection de dom Bouquet.

HUGUES ÉTHÉRIEN, théologien italien, né en Toscane. Il vivait au XIIe siècle, du temps du pape Alexandre III. Pendant un voyage qu'il fit à Constantinople, il se concilia l'estime et la faveur de l'empereur Manuel Comnène. On a de lui : *De hæresibus quas Græci in Latinos devolvunt* ou *De immortali Deo libri III*, traité inséré dans la *Bibliothèque des Pères*, et un opuscule sur l'*Etat de l'âme séparée du corps*, publié dans le même recueil.

HUGUES DE FLAVIGNY, moine bénédictin de l'abbaye de Saint-Vanne de Verdun, puis abbé de Flavigny, né en 1065, mort après 1115. Il était, par sa mère, parent de l'empereur Othon III. Sa vie fut fort agitée. Chassé de l'abbaye de Saint-Vanne, de Verdun, avec tous les autres moines, par l'évêque de cette ville, il parcourut avec Jarenton, abbé de Saint-Bénigne de Dijon, l'Angleterre et la Normandie. Il fut élu, en 1097, abbé de Flavigny, près d'Autun, eut, deux ans après, une violente querelle avec l'évêque de cette ville, Norgaud, qui le suspendit de ses fonctions. Il fit prononcer, en 1100, par le concile de Valence, une sentence sévère contre ce prélat, mais ne put, néanmoins, se faire réintégrer dans son abbaye de Flavigny. En 1111, Hugues se fit introniser abbé de Saint-Vanne, par un évêque rebelle au saint-siége, et finit par être frappé des censures ecclésiastiques. On a de lui une *Chronique* précieuse pour l'histoire du moyen âge. Elle a été publiée pour la première fois par le P. Labbe, dans la *Bibliotheca manuscriptorum nova* (t. Ier).

HUGUES DE FOSSE, également désigné sous les noms d'**Hugues Farsit**, d'**Hugues de Cambrai**, premier abbé de Prémontré, né à Fosse, près de Namur, mort en 1161. Il quitta Burchard, évêque de Cambrai, dont il était chapelain, pour s'attacher à saint Norbert, lorsque ce pieux personnage vint prêcher à Valenciennes, et s'associer à ses travaux apostoliques. Hugues fut un des premiers membres de l'ordre de Prémontré, à la tête duquel il remplaça Norbert, nommé, en 1228, archevêque de Magdebourg. Sous son administration, qui dura trente-quatre ans, son institut prit un accroissement considérable. Il a été béatifié en 1660. On a de lui : une *Vie de saint Norbert*, insérée dans le recueil des Bollandistes; *Premières constitutions de l'ordre de Prémontré*; le *Livre des cérémonies de l'ordre*, etc.

HUGUES FOUCAUT, moine et historien, mort en 1197. Il habita longtemps la Sicile, puis se rendit en France, où il devint abbé de Saint-Denis. On a de lui une chronique importante, intitulée *De tyrannide Siculorum*, qui a été plusieurs fois publiée, notamment dans la collection des *Historiens d'Italie* de Muratori.

HUGUES DE FOUILLOI, moine et écrivain ecclésiastique français, né à Fouilloi, près de Corbie (Picardie), mort après 1173. Il embrassa la vie monastique sous la règle de saint Augustin, au prieuré de Saint-Laurent d'Heilly, dont il fut prieur de 1153 à 1174. Hugues est l'auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages médiocres, qu'on a attribués pour la plupart à Hugues de Saint-Victor. Nous citerons notamment les suivants : *De claustro animæ libri IV; De medicina animæ; De avibus; De nuptiis libri duo*, qui ont été insérés dans les œuvres de Hugues de Saint-Victor; *De pastoribus et ovibus*, traité inédit; *De rota prælationis et de rota simulationis*, etc.

HUGUES DE MONCEAUX, abbé de Saint-Germain des Prés, mort en 1182. D'abord moine de Vézelay, puis de Saint-Germain des Prés, il devint abbé de ce dernier monastère en 1162, fit consacrer, l'année suivante, son église abbatiale par le pape Alexandre III, protesta dans un écrit contre l'évêque de Paris, Maurice, qui avait voulu assister à cette cérémonie en vertu d'un droit qu'il prétendait avoir, et obtint gain de cause au concile de Tours. Cet abbé jouit d'un grand crédit à Rome et à la cour de France, et assista au concile de Latran en 1179. On a de lui deux lettres, et la relation de sa querelle avec l'évêque de Paris, relation qui a été publiée par les auteurs de la *Gallia christiana*.

HUGUES DE MONTIER-EN-DER, peintre et sculpteur, né, croit-on, dans les environs de Brienne, vers 960. Il entra fort jeune chez les bénédictins de Montier-en-Der (Champagne), où il s'adonna à l'étude des procédés de la peinture et de la sculpture. Ennuyé de la vie du cloître, il s'enfuit de son monastère, et se servit de ses talents artistiques pour vivre. L'évêque de Châlons-sur-Marne, Giboin, le chargea notamment de décorer de peintures l'intérieur de sa cathédrale. Vers l'an 1000, après avoir exécuté surtout des fresques, Hugues retourna dans son couvent.

HUGUES DE NONANT, évêque de Coventry, né à Nonant (Normandie), mort en 1198. Archidiacre de Lisieux vers 1173, il devint, vers 1185, évêque de Coventry, fut nommé légat du pape en Angleterre, fit disgracier, en 1191, l'évêque d'Ely, chargé, avec l'évêque de Durham, d'administrer l'Angleterre pendant l'absence de Richard Cœur de Lion, et acquit une grande influence sur la direction des affaires. Mais, ayant eu l'imprudence de s'attaquer aux moines, qu'il voulait remplacer par des chanoines réguliers, il vit se former contre lui une ligue formidable, fut expulsé de son siége (1194), et dut, pour y remonter, payer au Trésor une somme de 5,000 marcs d'or. On a de lui un récit de la disgrâce de l'évêque d'Ely, violent pamphlet que Roger de Hoveden a publié dans les *Scriptores rerum anglicarum*.

HUGUES DES PAYENS ou **DE PAINS**, un des fondateurs de l'ordre du Temple, né vers 1070, mort en 1136. Il appartenait à la famille des comtes de Champagne. Il se trouvait en Palestine lorsque, de concert avec huit gentilshommes français, il résolut d'établir un ordre religieux ayant pour objet de défendre la terre sainte, de pourvoir à la sûreté des chemins et de protéger les pèlerins contre les attaques des brigands. Les membres de cet institut firent vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, et furent installés par Beaudoin, roi de Jérusalem, dans une maison située près du Temple, ce qui leur fit donner le nom de *Frères de la milice du Temple*, de *Chevaliers du Temple*, de *Templiers*. Hugues des Payens, dans un voyage en Europe, fit approuver son ordre au concile de Troyes (1128), y reçut une règle, et, après avoir parcouru la France, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, en faisant un grand nombre de prosélytes, il retourna en terre sainte, où il organisa l'ordre du Temple, dont il fut le premier grand maître, et qui prit sous sa direction un développement considérable.

HUGUES DE POITIERS, moine de l'abbaye de Vézelay, mort après 1161. Il est l'auteur d'une *Histoire* intéressante de ce monastère, laquelle a été publiée dans le *Spicilegium* de Luc d'Acheri.

HUGUES DE ROMANS, archevêque de Lyon, légat du saint-siége au XIe siècle, né probablement à Romans (Dauphiné), mort en 1106. Hugues, qui n'était encore que camérier de Lyon, se mit en route pour faire un pèlerinage à Rome; en passant à Die, il assista à une assemblée du clergé qui délibérait sur le choix d'un évêque, et il fut élu, bien qu'il ne fût pas même prêtre (1073). Le pape l'ordonna et le sacra l'année suivante, puis l'envoya comme légat en France et en Bourgogne. En 1082, il fut transféré sur le siége archiépiscopal de Lyon; mais Hugues n'aspirait à rien moins qu'à la tiare pontificale. Quand Didier, abbé du Mont-Cassin (Victor III), fut élu successeur de Grégoire VII, il ne put dissimuler son dépit, et ayant attiré quelques prélats dans son parti, il refusa de reconnaître la validité de l'élection et s'opposa de toutes ses forces à l'intronisation du nouveau pape, qui se vit obligé de l'excommunier, lui et ses adhérents (1087). Urbain II l'ayant relevé de son interdiction, Hugues reprit l'administration de son diocèse, et reconquit aussitôt sa grande place dans l'Eglise. « On l'appelait avec emphase, dit M. B. Hauréau, **Primat des Gaules**, le représentant de l'organe du saint-siége dans l'Eglise de France; on le vénérait, on le craignait comme un véritable pape. Il préside, en 1094, le concile d'Autun, qui confirme toutes les sentences déjà publiées contre l'empereur, l'antipape Guibert et Philippe, roi de France; la même année, il préside encore dans la même ville et à Brives, à Dol, à Saumur, d'autres assemblées d'évêques. Il est partout, et partout il se signale par la même ferveur pour les intérêts de l'Eglise romaine. Pierre le Vénérable, qui ne passe pas pour un des hommes les plus crédules de son temps, raconte même, dans son enthousiasme pour le formidable légat, que, lorsqu'il traverse les villes émues, sa voix seule y opère des miracles. Au concile de Clermont, en 1095, il fit renouveler par Urbain II le décret apostolique qui soumettait toutes les métropoles des Gaules à la primatie de l'Eglise de Lyon. » A l'avénement de Pascal II (1099), Hugues éprouva un nouveau sujet de mortification, car ce pontife ne choisit que des Italiens pour ses légats. Destitué des fonctions qu'il remplissait depuis vingt-cinq ans, Hugues partit en pèlerinage pour la terre sainte (1101). Son voyage dura deux ans et guérit à jamais son ambition. Hugues se consacra dès lors tout entier à l'administration de son diocèse. Il mourut à Suze (Piémont), en se rendant au concile indiqué à Guastalla. Il reste de lui un assez grand nombre de lettres, qui ne sont probablement qu'une partie de celles qu'il eut occasion d'écrire pendant la longue durée de ses fonctions de légat. Elles sont éparses dans divers recueils, notamment dans les *Miscellanea* de Baluze (t. V et VI) et les collections des conciles.

HUGUES DE SAINT-CHEF, cardinal et écrivain ecclésiastique, né dans le bourg de Saint-Chef (Isère), vers la fin du XIIe siècle, mort à Orvieto en 1263. En 1225, il entra dans l'ordre de Saint-Dominique. En 1227, il était élu provincial de France; en 1230, prieur de la maison de la rue Saint-Jacques, à Paris, et, en 1236, provincial pour la seconde fois. Vers la même époque, il administra l'ordre entier en qualité de vicaire général. Enfin, le pape Innocent IV le créa cardinal en 1244. Il fut chargé de censurer deux ouvrages fameux, qui occasionnaient de grands troubles, l'*Evangile éternel*, de Jean de Parme, et les *Périls des derniers temps*, de Guillaume de Saint-Amour. Il a beaucoup écrit sur l'Ecriture sainte, dont il commença par reviser le texte, corrompu par les copistes. On lui doit des commentaires estimés sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, publiés à Bâle (1498), et plusieurs fois réédités depuis; des *Sermons* (Zwoll, 1479, in-fol.); une dissertation sur les cérémonies de la messe, intitulée *Speculum Ecclesiæ* ou *Tractatus super missam*, souvent publiée; mais le travail qui a le plus contribué à sa réputation est une *Concordance de la Bible*, genre de travail dont il a été l'inventeur, et pour l'exécution duquel il employa, dit-on, le concours d'environ cinq cents religieux de son ordre.

HUGUES DE SAINTE-MARIE ou **DE FLEURY**, moine de Fleury ou de Saint-Benoît-sur-Loire, mort vers 1130. On a de ce religieux, qui se rendit célèbre par son savoir : *Chronicon Floriacense* ou *Historia ecclesiastica*, ouvrage imprimé à Munster (1638), comprenant une histoire universelle qui s'étend d'Abraham à Charles le Chauve, et qui a pour principal objet de montrer la conduite de Dieu à l'égard des hommes dans les différents âges du monde; *De potestate regali et de sacerdotali dignitate*, traité publié par Baluze dans ses *Miscellanea*, et qui a pour but de poser les limites de la puissance royale et de la dignité sacerdotale, en exposant leurs droits respectifs. « C'est, dit M. Hauréau, une apologie fort vive de la puissance royale. Les rois, suivant l'auteur, ont été établis par Dieu, et c'est outrager Dieu lui-même que d'élever sa voix contre leur toute-puissance. S'il est permis quelquefois de leur résister, c'est quand ils commandent une chose contraire à la foi. Mais il ne faut pas que le prétexte de la foi menacée serve à colorer des défections, des révoltes inspirées par cet esprit d'insubordination dont l'histoire offre tant d'exemples. Au nombre des devoirs du clergé, il place le respect de la puissance royale, et il s'élève contre le zèle indiscret des évêques, qui, pour accroître leur propre autorité, prétendent dégager les peuples des liens qui les asservissent à leurs chefs temporels. » Citons encore de cet écrivain une *Vie de saint Sacerdos*, évêque de Limoges, publiée par les Bollandistes, et le récit des miracles de saint Benoît, dont quelques extraits seulement ont été publiés. Le style de cet écrivain est clair et concis.

HUGUES DE SAINT-VICTOR, en latin **Hugo a Sancto Victore**, moine et philosophe ascétique, né en Lorraine, à ce que l'on croit, vers l'an 1097, mort à Paris le 3 février 1140. Il était d'une condition obscure, et fut élevé en Saxe, chez les chanoines du monastère de Hamersleben. Plus tard, il devint moine dans un couvent de Saint-Victor, à Marseille, d'où il vint se fixer à Paris (1118), dans la maison du même ordre. Sa vie se passa dans l'ombre; il n'occupa d'autre rang, parmi les siens, que celui de professeur de théologie, de 1133 à 1140, c'est-à-dire pendant sept ans. Il mourut d'épuisement, paraît-il, à la suite de trop longues austérités.

Il possédait ce genre de savoir discret et profond qui n'attire point, au premier abord, les regards, mais qui, une fois révélé, s'impose et dure. De plus, il était modeste. Partisan d'Abailard, il sut professer les mêmes